

LA GAZELLE

Numéro 49 - Mai 2025



2€



Sommaire

CULTURE

LYNCH, LE RÉEL ET SON DOUBLE
Page 3

« JE » ET « ELLE » :
Une identité éclatée dans *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux ?
Pages 4-5

DE L'INCESTE ADELPHIQUE AUX AMOURS IMPOSSIBLES :
Panorama d'un vertige littéraire
Pages 5-6

DIPLOMATIE

ATHLÈTES ESPION.NE.S, CES ACTEUR.TRICE.S DES TERRAINS
INTERNATIONAUX SOUS COUVERTURE
pages 7-8

LE DILEMME LIBYEN :
Vers les limites du droit international ?
pages 8-9

FICTION

UN TEXTE D'HUMEUR
Page 10

SHATTERED EYE
Page 10

PANDORE
Page 11

SOCIÉTÉ

DOUBLE VIE :
Le scandale d'un empire de l'infidélité : Ashley Madison
page 12

CRISE DES OPIOÏDES :
Quand la philanthropie cache un marché de la mort
page 13

POLITIQUE

L'EXTRÊME DROITE EST DÉJÀ AU POUVOIR, LE RESTE N'EST QU'UNE
QUESTION DE FAÇADE !
pages 14-15

DOSSIER : QUAND LE SOFT POWER ENTRE EN JEU
pages 16-19

Couverture : Guillaume.

Édito

Am, stram, gram,

Pic et pic et colégram,

Bour et bour et ratatam,

Am, stram, gram.

Si je vous dis *double jeu*, vous pensez espionnage, duplicité politique ou encore infidélité ? Et si je vous parle d'un *double je*, plus sournois et plus intime ?

Ce numéro s'empare de ces réflexions trop personnelles pour être partagées, de ce *je* que l'on tente désespérément de fuir, de ces amours contradictoires ou non réciproques.

Qui n'a jamais eu le cœur brisé ? Ce « je t'aime, moi non plus », grand drame de toute une génération.

Laissez-moi vous raconter une histoire bien trop banale. Thomas et Sarah se sont rencontrés à une soirée d'ami.es, sur une application de rencontre, qu'importe. Des balbutiements, des rendez-vous après la fin des cours, des dîners romantiques. Le début de *quelque chose*. Puis, nos deux jeunes tourtereaux se voient de plus en plus, des petites attentions par-ci, par-là, l'air de rien. Déjà un mois.

[...]

Thomas est de plus en plus distant avec Sarah. Indisponible. Subitement. Sans trop d'explications. Les jours passent, toujours aucune nouvelle. L'heure de la confrontation sonne. Tout se brise : un autre Thomas s'esquisse. Le véritable Thomas, bien différent de celui idéalisé par Sarah, rempli de doute et d'incohérence. Il faut alors comprendre, cet autre Thomas ne sait plus ce qu'il veut, ce qu'il cherche, encore à la recherche perpétuelle de lui-même – sans jamais se trouver pour autant. Mais il ne voulait qu'elle s'attache ou, *pire*, la faire souffrir.

Am, stram, gram,

Pic et pic et colégram,

Bour et bour et ratatam,

Am, stram, gram.

Hop, je disparaiss de ta vie.

Mélina TORNOR

Écoutez la playlist Double Je(u) (49) de ce numéro sur



LYNCH, LE RÉEL ET SON DOUBLE

Lélia STIÉVANO

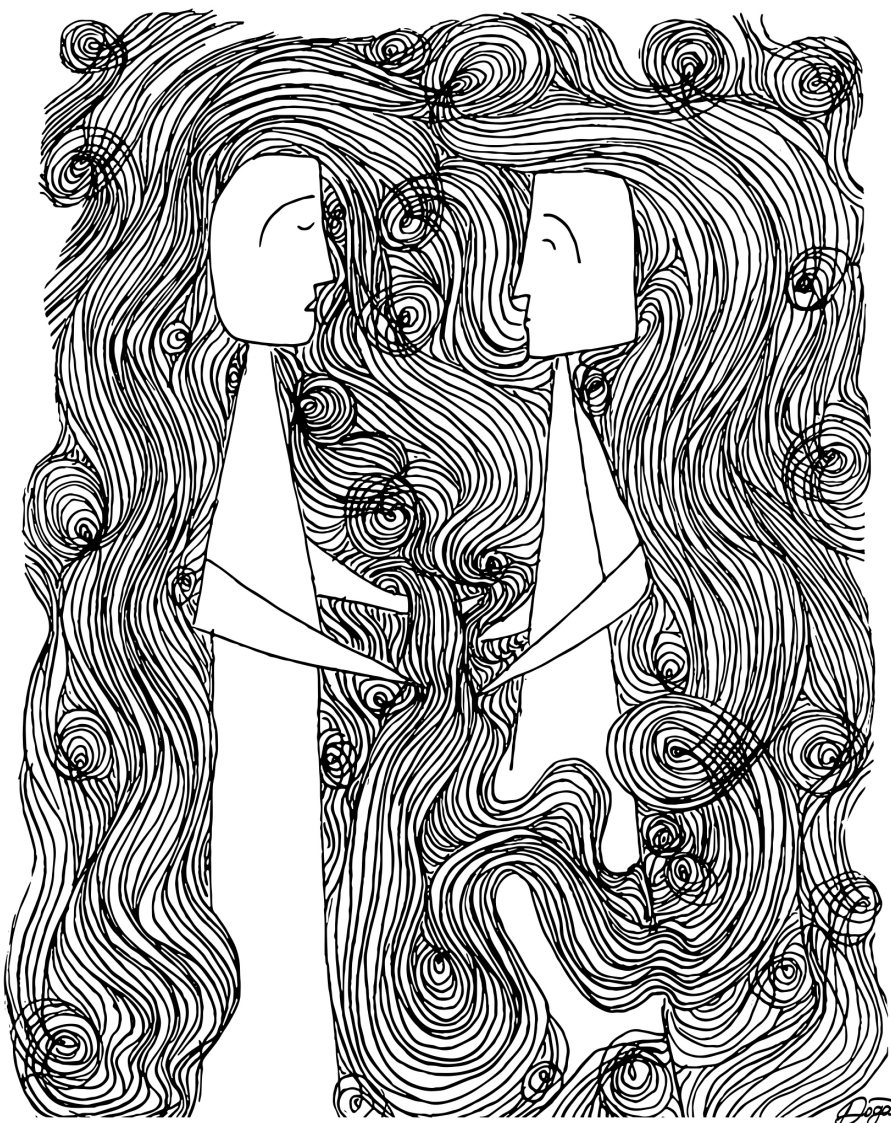
« Rien de plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter sans réserve l'impérieuse prérogative du réel. » Clément Rosset, *Le Réel et son double* (1976)

Platoniciennes, fantastiques ou surréalistes, les figures du double ont toujours nourri la réflexion sur l'altérité. Le cinéaste américain David Lynch perpétue ces questions millénaires : m'est-il étranger ? Relève-t-il, au contraire, d'un moi androgyne ? Dois-je le craindre ou l'invoquer ? Il y a une violence inouïe dans la rencontre des doubles, dans la confrontation inévitable d'un être avec ses propres failles. Chez Lynch, leur interférence a quelque chose de tragique. Ils naissent d'une nécessité vitale pour les personnages d'échapper à leur conscience ; malgré tout, l'individu est invariablement trahi par son propre esprit, précipitant un face-à-face dévastateur. Les doubles du cinéaste nous disent quelque chose de l'impossibilité d'échapper à sa conscience, de se soustraire au Réel. Mais, ce faisant, ils nourrissent aussi une réflexion artistique, sur la force de l'illusion. Si Lynch se joue des conventions du film noir, manipulant en permanence l'audience, c'est peut-être pour mieux lui apprendre que tout, au cinéma, est faux-semblants. Rien d'anodin, donc à ce que Lynch ancre trois de ses films dans le cadre hollywoodien, royaume de l'illusion s'il en est : *Lost Highway* (1997), *Mulholland Drive* (2001), puis *Inland Empire* (2006). En faisant dialoguer l'altérité et la chimère créatrice, il y livre peut-être sa plus belle leçon de cinéma.

La figure de l'actrice : quand le « je » rencontre le « jeu »

L'univers fantasmagorique de Lynch peut troubler. Mais force est de constater que chaque détail, même énigmatique, y est chargé de sens, chaque mystère porteur d'un symbole. Quand Lynch choisit, dans chacun des trois films, de faire de ses protagonistes féminines des actrices, il ne s'agit pas davantage d'une coïncidence. Betty incarne la débutante, Nikki ou Camilla l'étoile montante, Alice l'actrice X, Diane la comédienne refoulée. Mais qu'importe ? Toutes partagent le même amour de l'illusion. Il ne s'agit que d'échapper à elles-mêmes, le temps d'un rôle. De revêtir une seconde peau et convaincre – se convaincre, avant tout – qu'elles l'ont toujours portée. Métaphores, elles incarnent la séduction irrésistible qu'exerce sur nous le faux-semblant, cette soif de se réinventer. Mais l'envoûtement comporte sa part de désillusion, et de danger. L'illusionniste elle-même peut-elle lui résister ?

Avec *Inland Empire*, Lynch répond non. La frontière entre réalité et fiction semblait pourtant acquise. L'histoire suit le tournage d'un film, *On High in Blue Tomorrows*. Pour l'actrice, Nikki, le chemin de la gloire semble tout tracé. Pourtant, Nikki s'oublie peu à peu dans son rôle. Étouffée par un carcan conjugal trop étroit, elle étanche sa soif de liberté dans son personnage, Suzanne. Elle souhaiterait presque se fondre



dans cette autre ; jusqu'à ce que son vœu se réalise. Nikki, dès lors, se révèle incapable de distinguer sa vie propre et celle de son personnage, piégée dans un rôle de plus en plus sombre. De son jeu naît un second « je », qui fait voler en éclat les certitudes de Nikki, de son entourage, et par extension, les nôtres.

Schizophrénie filmique...

Déjà Hitchcock, dans *Vertigo* (1958), cédait à la tentation schizophrénique, devenue un lieu commun du cinéma. Lynch en fait sa signature. Avec une particularité : à la fragmentation psychique de personnages étouffés par le poids de leur culpabilité, répond une fragmentation filmique. En conséquence, la réflexion n'est jamais seulement psychique, mais fondamentalement artistique. Il s'agit aussi, et peut-être avant tout, de questionner à quoi tient l'illusion du Réel. Lynch s'inscrit dans une vision hégélienne du Réel : tout à la fois le secret, l'essence du principe de réalité, et un espace vide dans cette même réalité, car il n'est qu'abstraction. À l'absence du Réel répond un objet sublime, qui tente de combler l'intervalle laissé vacant, sans tout à fait y parvenir.

Le cinéaste déroule donc un premier fil narratif, dans cette atmosphère embrumée qui suscite tant de questions. Là, pas d'asymétrie : les protagonistes sont tout aussi démunis. L'une des deux figures de *Mulholland Drive*, Rita, a été frappée d'amnésie suite à un accident ; c'est ce passé nébuleux qu'elle tente d'éclaircir avec l'aide de Betty, tout en sentant confusément le danger approcher. Dans *Lost Highway*, Fred est aux prises avec une menace invisible : chaque nuit, un observateur s'introduit dans le domicile conjugal pour filmer le couple.

Cependant, alors que la première intrigue atteint son acmé, que le dénouement semble proche et les personnages sur le point d'accéder à la vérité... rupture brusque du récit. *In medias res*, nous voici projetés dans un monde parallèle. D'apparence distinct : les personnages ne portent pas les mêmes noms, leurs histoires diffèrent sensiblement, et les situations sont renversées. Pourtant, à bien y regarder, c'est une véritable métépsychose qui s'est opérée : l'histoire est réécrite, mais

avec les mêmes ingrédients. Betty, l'actrice prometteuse, fraîchement débarquée du Midwest dans la jungle hollywoodienne, se transfigure pour devenir Diane, une figurante désabusée par ses échecs. De même, à la faveur de la nuit, une substitution s'opère dans une cellule de prison : au petit matin, les gardes constatent avec stupeur qu'en lieu et place de Fred, un musicien marié, se tient Pete, mécanicien de vingt ans son cadet, encore inconnu du spectateur.

Mais les passions amoureuses, invariablement, établissent une passerelle entre les réalités. Betty et Diane se consomment pour la même femme, nommée Rita dans la première partie du film, Camilla dans la seconde. Quant à Fred et Pete, si l'épouse du premier, Renée, est brune et la maîtresse du second, Alice, blonde, c'est bien le même visage qu'elles portent, jusqu'à ne plus faire qu'un.

... Fragmentation psychique

Denizart l'aura exprimé : « l'énigme n'est jamais vraiment refermée, les sens jamais comblés, les émotions jamais expurgées. » Pourtant, le spectateur ne peut que s'efforcer de lier ces deux réalités, toutes à la fois dissonantes et semblables. Comment établir une continuité dans ce puzzle morcelé ? Toute rationalisation suppose, paradoxalement, d'admettre l'irrationalité du narrateur. Seule la dissociation du moi semble pouvoir expliquer ce schéma narratif tronqué. La folie devient dès lors le dernier rempart du personnage, contre une vérité indicible.

C'est peut-être dans son esprit malade que s'écrit une autre version des faits. Dès lors, il ne faut plus s'étonner de ce que le passé et le présent se confondent, les noms et visages s'entremêlent, les scènes se répètent. L'intériorité fragile de ce narrateur-personnage résiste difficilement aux assauts du drame qui le hante. Les réalités l'une à l'autre se répondent. La passion agit comme un catalyseur, et la femme aimée, toujours fatale, annonce l'inévitable effraction du réel dans la fiction.

Le Réel constitue bien le centre névralgique de l'intrigue, la clé du mystère ; mais il en demeure absent. Il porte cette vérité *insupportable* pour le personnage : ce dernier ne peut l'accepter, sans se détruire irrémédiablement. Le monde virtuel que l'individu crée pour échapper à sa faute devient pour lui le seul espace habitable. Mais bientôt, le Réel, trop plein et trop absent, ouvre une brèche dans l'illusion. Le double, censé combler son absence, ou peut-être son refus catégorique par les personnages, ne fait que suggérer, en creux, la vérité indicible. Porteur de la tension irréductible entre Réel et illusion, le double devient, presque malgré lui, l'instrument du sublime.

(1) Jean-Michel Denizart, « La marge de manœuvre interprétative chez le cinéaste David Lynch : de *Lost Highway* à *Inland Empire* », *Les chantiers de la création*, 2014.

« JE » ET « ELLE » : UNE IDENTITÉ ÉCLATÉE DANS *MÉMOIRE DE FILLE* D'ANNIE ERNAUX ?

Diana CARNEIRO



L'écriture d'Annie Ernaux explore les failles du souvenir et l'instabilité de l'identité. Publié en 2016, *Mémoire de fille*¹ revient sur l'été 1958, moment charnière de sa jeunesse, et explore les strates d'une mémoire fragmentée car traversée par la honte. En effet, la jeune femme qu'elle était, tout juste sortie de l'adolescence, vit alors sa première expérience sexuelle dans un centre de colonies de vacances. Cette rencontre sera marquée par le déséquilibre, le silence et la honte, devenant donc le point de départ d'une fracture intérieure que l'écriture tente, des décennies plus tard, d'interroger sans déconstruire. Entre quête mémorielle et introspection distanciée, le texte tente de parvenir à l'impossible réappropriation de soi, le passé, survivant, courant vers le présent.

Le récit autobiographique s'organise ainsi autour d'un dédoublement où le sujet oscille entre un « je » qui interroge et un « elle » insaisissable, une figure presque fuyante. Cette tension traverse l'ensemble du récit, s'impose non seulement dans le regard que la narratrice porte sur son passé, mais aussi dans la syntaxe elle-même : le récit se fragmente, la temporalité se brouille et, en guise de conséquence, la continuité se délite. En somme, Ernaux nous livre un récit qui engage un combat entre mémoire et altérité, entre les sources de l'être et ce qui lui échappe irrémédiablement.

Preuve en est la phrase « La fille de la photo n'est pas moi mais elle n'est pas une fiction ² » qui cristallise l'énigme que creuse *Mémoire de fille* : comment écrire une vie dont une partie semble désormais étrangère, dissociée, irréconciliable ?

L'organisation de la perte : un temps pulvérisé

Le récit ne suit aucun fil linéaire : le temps se superpose, se dédouble en même temps que le « je ». L'année 1958, moment décisif où la narratrice quitte donc pour la première fois le foyer familial pour devenir monitrice dans un centre de colonies de vacances, constitue le point d'ancrage de cette désorganisation. C'est là qu'a lieu sa première expérience sexuelle avec H., un chef de camp plus âgé, qui devient l'événement du basculement brutal dans l'ordre du désir, de la honte et de l'exclusion. Ainsi, l'année 58, presque détachée du reste de son histoire, est considérée comme une matière instable, une époque qui glisse sans cesse hors de sa portée. Il s'agit ici d'éprouver l'impossibilité d'un récit clos sur le présent, comme le montrent l'accumulation des strates temporelles, le constant retour au présent de l'écriture et la variation des focalisations qui font du texte un champ d'éclats : « Au fur et à mesure que j'avance, la sorte de simplicité

antérieure du récit déposé dans ma mémoire disparaît. Aller jusqu'au bout de 1958, c'est accepter la pulvérisation des interprétations accumulées au cours des années. Ne rien lisser. Je ne construis pas un personnage de fiction. Je déconstruis la fille que j'ai été.³ »

Le travail d'écriture consiste donc à disséquer une conscience en mutation : rien ne se tient en une seule pièce dans la mesure où tout se défait sous le poids du temps écoulé. Cette pulvérisation temporelle ne touche pas seulement la structure du texte, elle affecte le sujet lui-même : ils demeurent interconnectés. En conséquence, la jeune fille de 1958 n'existe plus, mais sa disparition ne suffit pourtant pas à l'effacer.

La honte comme point de rupture identitaire

La dynamique du double jeu se cristallise dans l'expérience de la honte, l'un des affects qui organise le récit de *Mémoire de fille*. Elle marque un véritable point de rupture entre la jeune fille de 1958 et la femme qui écrit : l'affect subi se fait matériau de pensée. Parallèlement, la honte porte en elle cette force obscure car elle ne se dissipe pas, elle se déplace, se transforme, infiltre le souvenir et s'inscrit dans le corps comme dans la langue. Elle est même dépositaire d'un savoir impossible à formuler autrement que par le ressassement, que par le dédoublement de soi. En cela, sa persistance interdit toute réconciliation du moi passé et du moi présent. Possiblement, la honte structure même le clivage : « C'est une autre honte que celle d'être fille d'épiciers-cafetiers. C'est la honte de la fierté d'avoir été un objet de désir.⁴ »

L'écriture fait de la honte le lieu même du retour : par le ressassement, par le dédoublement du regard, Ernaux interroge cet affect et son ambivalence, aux croisements de la soumission, du vertige et de la perte de repères. Cette mise en mots engage une forme de survie narrative : la honte deviendrait la condition d'une reprise de soi, à la fois mémoire intime et analyse lucide – elle s'enracine dans la texture du souvenir, revient avec une force inentamée, exige de sortir du corps par le détour de l'écriture.

L'expérience de l'abandon : l'indifférence comme sentence

Le basculement s'opère lorsque la narratrice comprend que l'histoire vécue ne valait peut-être rien aux yeux de l'autre. Son expérience sexuelle vécue avec H., homme idéalisé qu'elle

a espéré séduire, n'a laissé aucune empreinte dans la conscience de celui qui y a participé avec elle. Elle, dix-huit ans à peine, sortie d'un monde scolaire et familial encore fermé, aspire à entrer dans l'âge adulte par cette expérience qu'elle considère comme étant fondatrice, presque initiatique. Lui, en revanche, figure de pouvoir dans la hiérarchie du centre, semble incarner une forme de savoir, de désir masculin dont elle souhaite être l'objet légitime et reconnu. L'acte sexuel, brutal et non désiré mais accepté sans protestation, est d'abord intégré par la jeune fille comme un passage obligé vers cette émancipation tant voulue. Pourtant, la réaction de H. et du groupe révèle la vacuité de cette attente.

L'éviction est presque silencieuse : « Je la vois dans l'éclairage cru de la chambre de H., sonnée, incrédule, peut-être en larmes, fuyant se cacher dans un coin entre le mur et la porte parce que quelqu'un a frappé. Derrière la porte restée grande ouverte, collée au mur, elle entend Monique C rire et dire au frisé – qui vient donc d'indiquer par un signe muet sa présence, elle l'a compris avec horreur : "Qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle est saoule ?"⁵ »

Cette scène cristallisa la dissymétrie radicale des vécus : ce que la jeune narratrice avait interprété comme une possible initiation est en réalité une dérive ridicule pour les autres. L'événement existe pour eux et justifie leur amusement collectif, mais ses répercussions perdurent à travers toutes ces décennies, de 1958 à 2016 ; ce qui fut éprouvé par la jeune fille traverse le temps pour rejoindre l'écriture avec netteté. Notons que si le mot « viol » n'est jamais prononcé dans le texte, les conditions retranscrites et vécues par la narratrice justifient l'utilisation de ce terme : acte imposé, peur, impossibilité de refuser, suivis d'un profond sentiment de dépossession et de honte. C'est d'ailleurs en 2023, dans une prise de parole ultérieure à la parution de *Mémoire de fille*, qu'Annie Ernaux choisira de qualifier elle-même ce moment de sa vie de « viol », opérant ainsi un déplacement linguistique décisif dans la lecture de son propre récit. Dans le texte, celle qui écrit – distante mais encore habitée par la scène – est donc le point de contact entre la mémoire enfouie et le présent analytique, entre la sidération initiale et la nécessité de poser ce mot. Nous sommes ici au plus près de ce que le dédoublement identitaire, et littéraire en l'occurrence, produit de plus intense : il peut reconduire le sujet écrivant à un noyau de vérité, là où l'identité, traversée par l'épreuve, se rejoint elle-même.

Écrire pour se retrouver ?

La dernière tension du livre repose en effet sur la nécessité de l'écriture elle-même. Pourquoi dire ce qui a déjà été vécu, pourquoi exhumer ce qui s'est déjà effondré sous le poids des années ? La réponse ne tient pas dans une volonté de « faire mémoire », mais dans la certitude que ce qui n'est pas écrit risque d'être vécu pour rien : « Un jour il n'y aura plus personne pour se souvenir. Ce qui a été vécu par cette fille, nulle autre, restera inexpliqué, vécu pour rien. ⁶ » Écrire signifie donc fixer l'histoire et dire que quelque chose a eu lieu puisqu'une vie ne se sauve pas ; elle se formule ou disparaît ; quelle identité subsiste alors ?

Force est de constater que, dans *Mémoire de fille*, l'écriture vise à

exposer la scission irrémédiable qui définit le sujet dans le temps. Le double je(u), inscrit dans l'alternance du « je » et du « elle », fonctionne comme un espace de confrontation où la narratrice adulte et la jeune fille de 1958 ne cessent de s'observer sans jamais se rejoindre.

Loin de se limiter à un procédé stylistique, cette mise à distance est une nécessité. Si Ernaux pouvait encore dire « je » en parlant de cette fille, cela signifierait qu'elle la comprend, qu'elle peut l'intégrer à la femme qu'elle est devenue. Or, tout dans le livre souligne l'impossibilité de cette appropriation (Rappelons ici : « Parfois il me semble que c'est une autre fille qui vivait à S [...] et non pas moi. ⁷ »).

Cette phrase signale un vertige ontologique : celle qui a vécu cette

histoire n'est plus qu'un souvenir disloqué, une silhouette qu'aucun effort de remémoration ne parvient à ressaisir pleinement. Le livre lui-même est pris dans cette oscillation : un récit qui se construit en dissociant son sujet, une écriture qui ne cesse de constater que le « je » du présent ne peut qu'analyser, interroger, mais jamais revivre ni comprendre totalement le « je » du passé.

Ce récit d'Ernaux consiste en somme à constater la fracture identitaire qui lie le *moi* d'avant et celui qui se construit à partir de lui pour devenir un autre. La fusion ne s'opère pas, car les strates identitaires coexistent sans se rejoindre, maintenues à distance par une fracture irréductible. Deux instances du même être évoluent en parallèle, l'une dans le souvenir, l'autre dans le

présent, sans que leur dialogue puisse s'établir. L'écriture donne une forme à cette séparation, en révèle la tension et la manière dont elle s'ancre dans le temps. Écrire, c'est finalement suivre le mouvement de ce qui s'éloigne tout en en mesurant l'empreinte persistante, inscrire la perte dans la matière du langage pour en sonder l'irréversibilité.

(1) Ernaux, A. (2016). *Mémoire de fille* [PDF], Gallimard.
(2) *Ibid.*, p. 11.
(3) *Ibid.*, p. 38.
(4) *Ibid.*, p. 71.
(5) *Ibid.*, p. 33.
(6) *Ibid.*, p. 10.
(7) *Ibid.*, p. 71.

DE L'INCESTE ADELPHIQUE AUX AMOURS IMPOSSIBLES :

Emma DEL PONTE

PANORAMA D'UN VERTIGE LITTÉRAIRE

Qu'il s'agisse d'Étéocle et Polynice dans la Grèce Antique, ou bien des jumeaux hantés de Poe ou de Faulkner, la figure du jumeau dérange autant qu'elle interroge. Lorsqu'elle se teinte d'un désir incestueux, elle devient le théâtre d'une quête impossible : celle d'un amour absolu, d'une unité perdue, voire d'un repli narcissique. Mais que se cache vraiment derrière la fascination exercée par un des motifs les plus répandus de la littérature ?

« Tuer le frère »

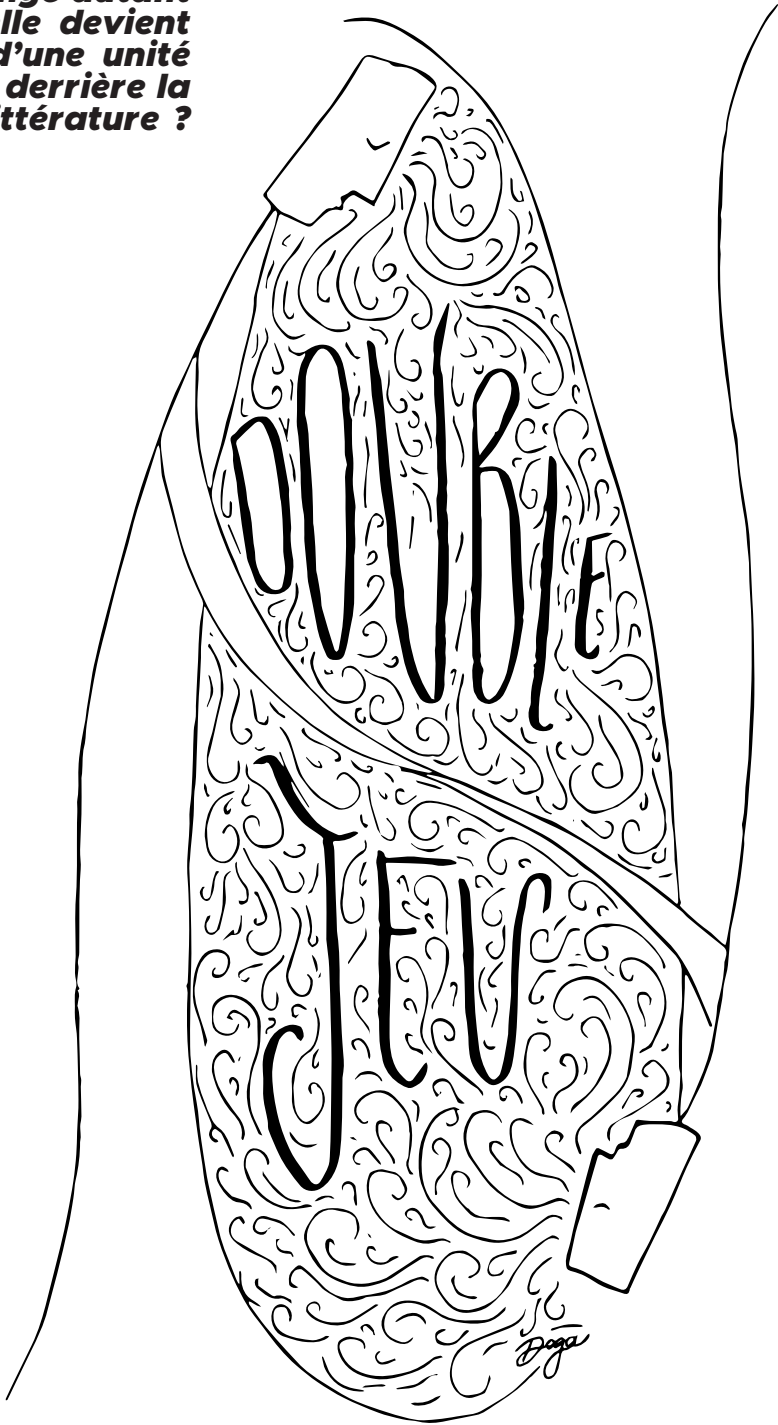
La figure du jumeau, avant de devenir motif littéraire, est d'abord une image fondatrice dans les mythes, les récits sacrés et autres cosmogonies. Le jumeau, souvent pensé par le prisme masculin, est celui qui double, qui répète, mais aussi celui qui déchire : il est à la fois reflet rassurant et menace identitaire. Dans la mythologie grecque, Castor et Pollux, les Dioscures, incarnent une gémellité harmonieuse, unie par un lien indéfectible. Lorsque Castor, le mortel, meurt, Pollux, l'immortel, demande à partager sa condition pour qu'ils ne soient jamais séparés. À l'inverse dans la mythologie romaine, Romulus tue son frère dans une querelle de territoire. Rome ne peut naître que de la séparation du même, de la négation du double.

Dès ses premières apparitions dans les cultures populaires, la gémellité porte les traces d'une dissidence, entre harmonie et violence, comme deux versants opposés mais néanmoins nécessaires. Or, ces récits fondateurs ne sont pas seulement des toiles de fond historiques dans lesquelles les jumeaux occuperaient une simple fonction narrative, relégués à des outils de divertissement à fonction moralisante. Au-delà d'une fascination presque obsédante, ils révèlent une tension permanente au sein du motif, à la fois l'autre et le même, partenaire ou rival, double aimé ou ennemi intime. Le jumeau incarne le désir d'unité originelle, mais aussi le danger de la confusion. Par son existence même, il trouble la filiation, brouille les identités, menace l'ordre symbolique.

Alors, faut-il tuer le frère ?

Le double en littérature : miroir de l'identité

La figure du jumeau ne saurait être réduite à quelques mythes datés, puisqu'elle s'est imposée des siècles plus tard au sein des sphères artistiques et culturelles, passant d'abord dans la littérature avant d'investir le cinéma. Dès le XIXe siècle, elle s'inscrit en littérature dans une esthétique du fantastique, nourrie d'inquiétude psychique et de vertige existentiel. Le jumeau devient alors moins un frère qu'un autre soi, un double hallucinatoire, parfois surnaturel, qui vient troubler les frontières de l'individu. En effet, il apparaît comme une figure de l'« inquiétante étrangeté » telle que la définit Freud dans son célèbre essai *Das Unheimliche* (1919). Il est à la fois familier (semblable) et étranger (autre). Le jumeau littéraire devient alors le reflet dans le miroir qui prend vie, l'alter ego qui révèle ce que l'on tente de refouler.



Dans son livre intitulé *The Double, A Psychoanalytic Study* (1971), le psychologue Otto Rank identifie l'ombre et le frère comme deux des plus communes modalités d'apparition du « double » en littérature. Pour lui, le motif du double né d'une faille narcissique, plus précisément de l'écart entre « l'ego-idéal » et la réalité du sujet. Le double devient l'incarnation externe de pulsions internes qui n'ont pas su être dominées. C'est l'étendard de l'écrasante vérité ; celle d'une psyché dévitalisée, écrasée, rongée par un sentiment d'échec et d'impuissance. Dans *Le Double* (1846) de Dostoïevski, le fonctionnaire Goliadkine est confronté à un autre lui-même, plus habile, plus brillant, plus sociable, qui finit par le supplanter. Ce double n'est pas né d'une relation biologique mais bien d'une faille psychique : c'est l'angoisse de la perte d'identité qui prend corps. La gémellité dépasse alors le simple topos narratif pour devenir un mode d'accès à la conscience, une allégorie de l'identité fragmentée. Le jumeau, et avec lui la figure du double, est une construction mentale, un mécanisme narratif permettant d'explorer les failles du « moi ». Il fascine et investit nos sphères culturelles et psychiques précisément parce qu'il nous met face à l'une de nos plus grandes peurs : celle d'être remplacé par mieux que soi.

L'inceste adelphique : entre fascination et répulsion

Or, la sur représentation des jumeaux au sein d'œuvres culturelles s'accompagne d'un autre aspect non moins troublant : l'inceste adelphique. Si l'idée peut provoquer quelques frissons, l'inceste adelphique constituant probablement l'un des topos littéraire les plus tabous et les plus controversés, force est de constater qu'il existe, qu'il soit consommé ou fortement suggéré. Nous ne réalisons probablement pas son omniprésence dans les œuvres que nous consommons, par rejet, habitude ou déni. *Game of Thrones*, *la Chute de la maison Usher*, *Le maître des illusions* ; autant d'œuvres qui mettent en scène des relations quasi-fusionnelles entre des frères et sœurs qui semblent n'être que les deux faces d'une même pièce, pris dans des agencements psychiques complexes et déroutants. Mais pourquoi une telle fascination déplacée pour ce topos ? Si la littérature et le cinéma ont toujours agi comme toile de chaire cathartique, reflétant désir et fantasme les plus inavoués, et permettant ainsi à la conscience d'explorer le royaume de l'interdit moral, la réponse semble être plus complexe. À la croisée du fantasme et de la transgression, l'inceste adelphique incarne un désir d'unité originelle, celle d'un monde clos, refermé sur deux êtres identiques ou parfaitement complémentaires. Dans *Les Enfants terribles* (1929) de Jean Cocteau, Paul et sa sœur Elisabeth vivent dans un monde imaginaire, quasi utérin, où leur langage, leurs jeux et leur chambre deviennent les éléments d'un univers coupé du réel. Leur relation, bien que jamais explicitement sexuelle, repose sur une tension érotique sourde : ils se suffisent à eux-mêmes. L'inceste y devient le symbole d'un amour absolu, mais aussi d'une destruction mutuelle inévitable. La fusion n'étant, au fond, qu'un projet chimérique mis en échec par le réel.

Si le motif de l'inceste entre jumeaux fascine autant, c'est aussi parce qu'il renvoie à ce que Georges Bataille appelle l'« expérience de transgression » propre au sacré. Le sacré, qui est au cœur de notre imaginaire érotique, désigne ce qui est interdit, dangereux, et porteur d'anéantissement¹. C'est cet espace mental, entre horreur et fascination, où l'humain se défait de ses limites et quitte le monde des règles. L'inceste adelphique attire précisément parce qu'il transgresse les lois symboliques les plus fondamentales, sexuelles et sociales, pour nous ramener à un état pré-œdipien, antérieur à la Loi du père², au langage, et à toute morale. Il ne s'agit pas d'un simple désir de possession, mais d'un désir de régression vers l'indistinction. En cela, cette transgression devient une expérience du sacré dans sa forme la plus extrême : à la fois terrifiante et magnétique. Elle nous rebute autant qu'elle nous interroge, sans cesse.



Désir de fusion et narcissisme : incarnation d'une masculinité en crise

Pareillement, l'inceste adelphique fascine dans sa proximité avec le narcissisme : aimer son frère ou sa sœur, c'est s'aimer soi-même dans un autre, même légèrement déplacé. Ce glissement est particulièrement présent dans les récits de jumeaux, où la gémellité rend cette frontière encore plus floue. Comme l'analyse John Irwin dans *Doubling and Incest/Repetition and Revenge: A Speculative Reading of Faulkner* (1980), l'inceste entre jumeaux ou entre frère et sœur peut être lu comme un désir de retrouver l'unité originelle, utérine et prédifférenciée, de la cellule familiale. Le frère ou la sœur devient un miroir vivant, un double quasi identique avec lequel la fusion paraît possible. Plus encore, ce désir de repli vers l'intérieur du cercle familial est à l'image d'un refus du monde extérieur, du devenir adulte. Dans *Le Bruit et la fureur* de William Faulkner³ (1929), Quentin entretient des sentiments incestueux pour sa sœur Caddy, obsédée par sa virginité qu'il cherche à protéger. Lorsqu'il apprend que cette dernière tombe enceinte hors-mariage, il ne le supporte pas, ce qui le mènera en grande partie à son suicide final. Or, comme le montre Irwin, Quentin fantasme l'inceste non pas comme un désir charnel, mais comme une façon d'empêcher sa sœur de devenir femme. L'inceste devient ici une tentative désespérée de figer l'identité féminine dans une pureté mythique. C'est la perte d'un reflet idéalisé de lui-même, une destruction de la projection de son propre idéal moral. Quentin ne veut pas Caddy en tant qu'autre mais en tant que partie intégrante de lui-même. En consommant l'acte sexuel, elle devient comme un double inversé qui contient ce qu'il ne peut accepter en lui-même : le désir, la chaire, le sexe. Le désir est ontologique : protéger la virginité de Caddy, c'est figer le monde dans un ordre qui le protège de l'angoisse de la sexualité, du temps, et de la mort. Et lorsque l'idéal s'effondre, que reste-t-il ?

Pour aller encore plus loin, j'affirmerais que l'inceste adelphique met en lumière un schéma narcissique bien particulier : celui d'une masculinité en crise. Ce n'est pas un hasard si chez Faulkner et tant d'autres le double devient le symbole d'une subjectivité masculine qui vacille, et qui ne parvient plus à se constituer comme unifiée et souveraine. Si l'on reprend l'exemple de Quentin et Caddy, on observe que le narcissisme de Quentin se nourrit avant tout d'un désir de clôture sur soi. Ce fantasme, profondément masculin dans son expression tragique, est avant tout un refus de se constituer comme homme dans un ordre symbolique. Or le féminin (et donc l'altérité), incarné par Caddy, vient briser cette clôture. Pire, son autonomie est vécue comme une castration symbolique. Le féminin libéré devient une menace existentielle à abattre, le bouc-émissaire d'une masculinité qui n'arrive pas à admettre son impuissance psychique et sexuelle. Le suicide parachève le manège pervers mis en place par Quentin : puisqu'il ne peut assumer sa propre médiocrité, il préfère s'effacer lui-même – ou fantasmer sa destruction avec elle. Alors, il faut tuer la sœur.

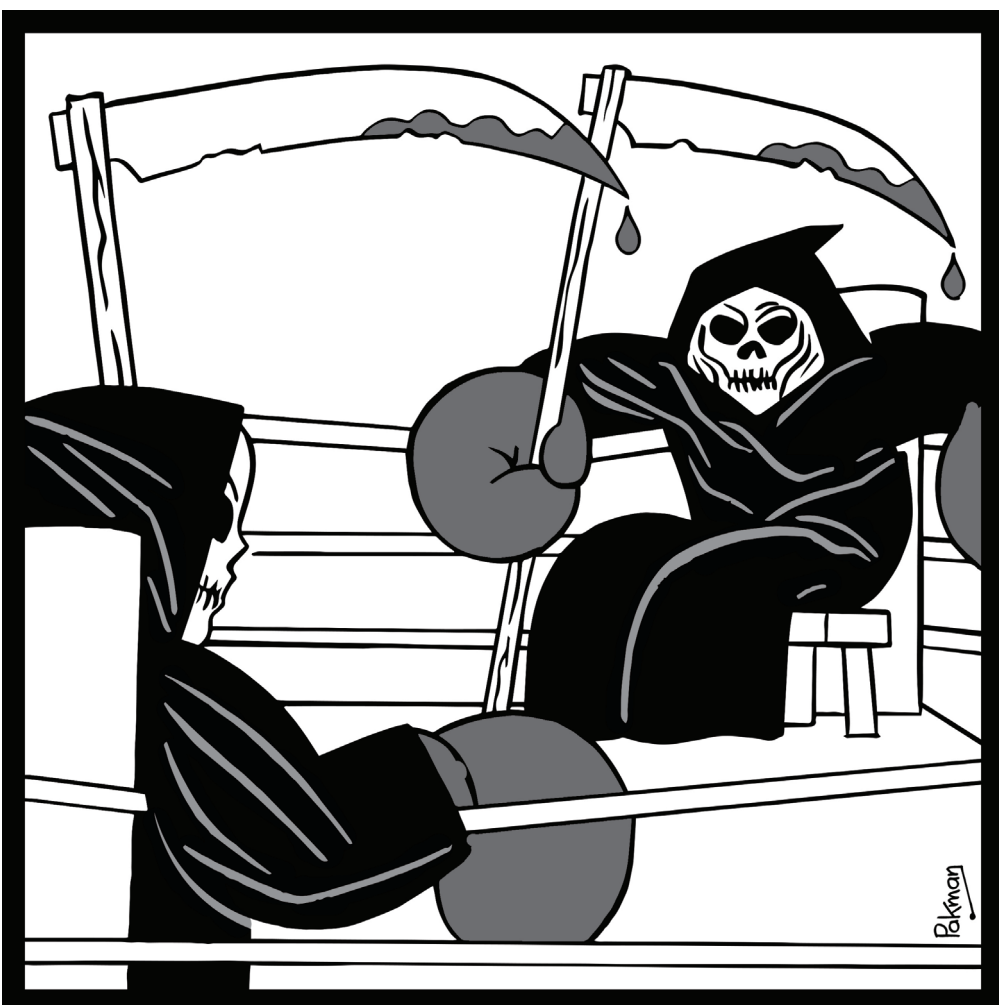
Ce qui semblait de prime abord n'être qu'un simple ressort narratif, révèle, à mesure qu'on le sonde, une faille plus intime, plus abyssale. Le jumeau, dans sa perfection trompeuse, vient déranger les frontières du « moi ». À la manière d'une pensée obsédante qui rampe dans nos esprits, sa figure, et avec elle celle du double, s'impose dans nos imaginaires les plus interdits pour provoquer une expérience de transgression inédite. Il est telle cette silhouette familière qu'on croit connaître sans jamais pouvoir la nommer tout à fait ; un désir d'absolu inavoué. Et si écrire ces quelques lignes, n'étaient, au final qu'une manière de céder à une fascination perverse ?

La question reste ouverte. Comme toute obsession.

(1) *La littérature et le Mal*, Œuvres complètes, tome 9, 1979.

(2) Au sens psychanalytique introduit par Lacan.

(3) Si les protagonistes ne sont pas jumeaux au sens biologique du terme, ils restent construits selon un principe de symétrie qui les apparentent au double et se révèlent pertinents dans l'analyse du motif incestueux qui nous intéresse ici.



ATHLÈTES ESPION.E.S,

Hana GOUDJIL

CES ACTEUR.TRICE.S DES TERRAINS INTERNATIONAUX
SOUS COUVERTURE

Bien qu'il puisse aider à connaître les tactiques ou les compositions des équipes adverses, l'espionnage dans le sport va souvent plus loin. Derrière la figure du ou de la sportif.ve se cache parfois un.e « James Bond des terrains », bien plus présent.e qu'on ne le pense. Les coulisses des stades sont une déferlante d'enjeux diplomatiques.

Au lendemain des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024, un fait d'espionnage de ces Olympiades reste en tête. Le stade mythique de Saint-Étienne, Geoffroy-Guichard, a été le lieu d'un scandale en juillet dernier. Dans la ville parée de vert, le gris des drones de l'équipe de football féminine canadienne a fait tâche. Ils avaient un seul but : dévoiler les tactiques de jeu des néo-zélandaises, leurs futures adversaires, au Canada pendant l'un de leurs entraînements. Les conséquences de ces opérations illégales sont lourdes : suspension de l'ancienne sélectionneuse Bev Priestman et huit mois de prison avec sursis pour l'un des membres du staff canadien.

Théâtre d'opérations dissimulées à plusieurs échelles, la tricherie sportive n'est pourtant qu'une facette de l'espionnage au sein du sport. Alors que le scandale de l'équipe canadienne relève de la fraude, ces actes peuvent aller bien au-delà pour s'inscrire dans des dynamiques géopolitiques qui servent des objectifs bien plus larges et plus stratégiques.

Les Jeux Olympiques, souvent victimes de ces pratiques, ont toujours joué un rôle clé dans les relations diplomatiques. Vous les organisez ? À vous la gloire le temps d'un été ou d'un hiver. Vous souhaitez marquer les esprits ? Boycotez les Jeux de Moscou 1980 ou Los Angeles 1984. Les espion.ne.s ont toujours trouvé leur place dans la sphère sportive internationale, un terrain où les enjeux politiques, économiques et stratégiques ne sont jamais bien loin.

Une histoire pas si récente : le XXe siècle, théâtre de l'espionnage sportif

Le sport rassemble, c'est bien connu. Souvenez-vous, les Français.e.s n'ont jamais été aussi soudé.e.s que lors de la victoire de la Coupe du monde en 2018, 4-2 contre la Croatie. Toutes et tous derrière une seule nation et une seule équipe, les supporters chantaient sur les Champs Élysées, les drapeaux tricolores sur toutes les épaules. La presse américaine, en pleine guerre froide, montre cette union, non pas avec des compétitions mais avec la transmission d'images de sportifs-surhommes. Si on ne prend pas exemple sur des superhéros de Comics à l'image du costume aux couleurs du *Stars and Stripes* de Capitaine America, ce sont les compétiteurs fictifs à l'écran comme le boxeur musclé et représentant international des États-Unis Rocky ou le bien réel poing noir levé du coureur Tommie Smith qui font vibrer. La fabrication de ce sentiment national s'est étendue à l'utilisation des athlètes comme les représentants d'un idéal et comme des combattants de l'ombre. Derrière l'utilisation du champ lexical du combat, fortement présent dans le vocabulaire sportif, se cachent parfois de véritables soldat.e.s au service de leur nation et de la diplomatie en temps de guerre.

La Seconde Guerre mondiale a eu son lot d'espion.ne.s des deux côtés de l'Atlantique, une nouvelle forme de surveillance, batte de baseball à la main¹. Diplômé de La Sorbonne et de Columbia University, l'Américain Moe Berg n'était pas seulement batteur remplaçant des Boston Red Sox, il travaillait aussi pour l'*Office of Strategic Services* (OSS, ancêtre de la CIA) qui l'envoie en Suisse pour surveiller l'avancée des Nazis sur

leur première bombe atomique. Sa conclusion est simple : pas de quoi s'inquiéter. Maniant douze langues dont l'allemand, l'italien et le français, le joueur de baseball est recruté sous sa couverture de sportif et d'homme d'éducation. Entre 1943 et 1945, sa mission est simple : convaincre des physicien.ne.s européen.ne.s de rejoindre les États-Unis et tenir informé le pays de l'oncle Sam. Sa double casquette, grâce à la place de la figure du grand compétiteur – comme une figure quasi mythique –, lui permettait de passer inaperçu dans l'exécution de sa mission. La guerre froide devient le cas d'école d'athlète-espion.ne, bien dissimulé derrière un contexte historique caractérisé par des affrontements indirects avec l'Union Soviétique.

La Russie, le cas d'école contemporain

Dans le monde du sport, l'espionnage russe n'est un secret pour personne. Tandis que la Russie fait l'objet de sanctions internationales pour son invasion en Ukraine en 2022, les renseignements russes exploitent le sport comme une porte d'entrée vers d'autres pays.

En décembre 2024, le magazine *l'Équipe* met en avant le cas de Maxim Sergeyev², jeune hockeyeur rêvant d'une carrière professionnelle en Pologne, arrêté en mars 2023 par l'ABW (agence de sécurité intérieure Polonaise) pour collecte d'informations pour une cellule russe. Il est aujourd'hui en prison. Sa mission était la suivante : trouver des installations des forces de l'OTAN en Pologne et les documenter afin de les transmettre sur le canal Télégram, tout cela en continuant de jouer pour le Zagłębie Sosnowiec. Son histoire révèle l'implantation russe dans les pays slaves et ce, avant même l'invasion russe en Ukraine. De jeunes athlètes russes, en situation financière précaire, sont approché.e.s via Télégram pour prendre part à des « petits boulots », euphémisme pour une demande d'espionnage. Les jeunes actifs ne sont qu'un rouage d'un système bien plus vaste de la géopolitique sportive de l'intelligence russe.

De grands acteur.trice.s du sport, patrons, coaches, directeur.ice.s sportif.ve.s, ajoutent également leur pierre à l'édifice derrière la couverture de voyages. Boulat Ianorissov, patron russe de la course automobile du *Silk Way Rally*, s'est révélé être un agent au service du Kremlin. Une partie des bureaux du Rallye des Routes de la Soie, organisé par les gouvernements russes et chinois, se trouve à Paris, où il s'est installé avec sa famille. Cette position lui permettait de voyager aux quatre coins du monde. Dans des rapports « top



secrets » adressés au ministre de la Défense russe, Sergueï Choïgou, il décrit l'objectif de créations d'alliances politiques et militaires (contrôle de stocks d'armement, augmentation de la présence russe en Asie centrale ou de l'Est, ...). Des événements comme le Rallye sont des moyens implicites de mettre en avant le soft power russe, à l'image de l'organisation de la Coupe du monde de football en 2018. Derrière ces manifestations se cachent souvent des athlètes et des technologies de pointe.

Les nouveaux gadgets, des agents secrets modernes

À l'origine, l'espionnage se faisait sur le terrain : des hommes ou des femmes présent.e.s sur place et délivrant les informations par courrier ou de bouche à oreille. Maintenant, plus besoin d'être sur place, elles et ils ont été remplacé.e.s par des drones, des sites internet ou encore des applications.

Les compétitions sportives internationales sont les cibles de différentes attaques. L'exemple le plus récent, l'épisode des *Strava Leaks* à l'automne dernier. Le 29 octobre, le quotidien israélien *Haaretz*

lance l'alerte qu'il a été possible d'identifier des milliers de soldats israéliens via l'application *Strava*³ où des milliers de coureurs enregistrent et partagent leur performance. Une surveillance disponible à portée de clic. L'enquête menée par des journalistes du *Monde*⁴ a également révélé les positions de la sécurité de trois des chefs d'États les plus importants du monde : Emmanuel Macron, Joe Biden et Vladimir Poutine. Tout cela grâce à une application de sportifs souvent utilisée imprudemment et donnant accès à sa localisation.

Les nouvelles techniques de renseignement dans le sport exploitent chaque faille d'un système surchargé. Les Jeux Olympiques sont souvent le rendez-vous à ne pas manquer dans l'univers des hackers. Lors des Jeux de Paris l'été dernier, l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information (ANSSI) a enregistré 141 cyberattaques dont 22 d'un « acteur malveillant qui a conduit des actions avec succès sur le système d'information de la victime⁵ ». Le rapport annuel de l'ANSSI rapporte un niveau « moyen » de menace à but d'espionnage pendant les Jeux de

Paris, citant notamment la possibilité d'attaques d'un mode opératoire d'attaques (MOA) chinois.

Ces outils ne se limitent pas à des attaques via ordinateurs, ils utilisent également des drones bien physiques. L'emploi de ces appareils a explosé en 2024, avec les attaques militaires la guerre ukrainienne ou la révélation du *Monde* en janvier 2025 que plus de 1 800 autorisations sur la survol de drone avaient été données en France⁶. Le monde du sport s'en est également emparé. Le cas d'observation secrète des Canadiennes pendant les Jeux Olympiques en est une preuve de taille. Plusieurs mois après la révélation, l'affaire prend un nouveau tournant : il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais d'une technique ancrée au sein de la sélection nationale. La stratégie aurait été mise en place depuis la direction des Canucks par le Britannique John Herdman entre 2011 et 2018. Même chez les sportifs, fini les humains, vive les machines. De nombreux « James Bond du sport » restent inconnus du grand public, mais leur impact international est indéniable. Sans gadgets ni arts martiaux, ces individus, que

l'on croise dans des gymnases, sur des pistes ou dans des piscines, œuvrent dans l'ombre, souvent au service de leur État. Dans un monde fracturé par les conflits en Europe ou au Moyen-Orient, les compétitions sportives jouent un rôle clé pour influencer l'opinion et orienter les rapports de force.

(1) Pierre Callewaert, « Ils furent sportifs et... espions », *L'Équipe*, 16 octobre 2020.

(2) Thymoté Pinon, « Sur les traces d'un hockeyeur russe devenu apprenti espion à la solde de Poutine et du Kremlin », *L'Équipe*, 13 décembre 2024.

(3) Bar Peleg, Omer Benjakob et Avi Scharf, « Haaretz Investigation: Intelligence Operation Collected Information on Sensitive Israeli Bases, Soldiers », *Haaretz*, 29 octobre 2024.

(4) Sébastien Bourdon, Antoine Schirer et la Cellule Enquête vidéo, « La sécurité de Macron, Biden et Poutine compromise par leurs gardes du corps : le premier épisode de notre enquête "StravaLeaks" », *Le Monde*, 27 octobre 2024.

(5) Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information (ANSSI), « Panorama de la cybermenace 2024 », *CERT-FR*, 11 mars 2025.

(6) Arthur Carpentier et Léa Sanchez, « Comment la surveillance par drone s'est généralisée en 2024 : plus de 1 800 autorisations dans toute la France », *Le Monde*, 13 janvier 2025.

LE DILEMME LIBYEN :

Lilia GEHA

VERS LES LIMITES DU DROIT INTERNATIONAL ?

Le 19 janvier 2020, les conclusions de la conférence de Berlin sur la Libye dictent explicitement un respect et une mise en œuvre sans équivoque de l'embargo sur les armes établi par la résolution 1970 (2011) du Conseil de sécurité des Nations Unies. Six semaines plus tard, des navires armés accostent en Libye. Le cas libyen met en lumière la nature anarchique de la scène internationale, où les intérêts nationaux priment dans l'essentiel des rapports internationaux.

Avril 2019. Le maréchal Khalifa Haftar lance une offensive sur Tripoli, dans une tentative de prendre le contrôle du pays. L'attaque du chef de l'Armée nationale libyenne (ANL) sur la capitale et l'escalade des combats attirent rapidement l'attention de la communauté internationale. Cette affaire révèle le double jeu des grandes puissances sur le terrain libyen. En dépit des appels à un cessez-le-feu lancés par l'ONU, le flux des armes vers le pays est ininterrompu, souvent dans l'anonymat et le secret.

Pourquoi la Libye ?

Forte de sa position géographique, la Libye détient un rôle stratégique indéniable. D'abord, au cœur de la Méditerranée, sa base militaire de Ghardabiya représente un point névralgique. L'un des plus grands complexes militaires du monde, ce site constitue un atout précieux pour quiconque cherche à exercer un contrôle sur la Méditerranée. La Turquie et la Russie ont bien compris cela, et s'efforcent d'y maintenir une présence constante pour s'affirmer comme maître de la région.

La richesse du pays en hydrocarbures est un autre facteur décisif pour les interventions étrangères. La Libye dispose d'importantes réserves de pétrole et de gaz, faciles à exploiter et proches des marchés européens, un avantage non négligeable dans un monde où les questions énergétiques sont cruciales. Des contrats d'une valeur atteignant plusieurs milliards de dollars signés entre Kadhafi et la Turquie ont établi des liens économiques forts entre les deux pays avant la chute du régime – premier signe que d'autres États concurrents, attirés par les hydrocarbures libyens, souhaitent la chute du régime et une redistribution des profits.

Enfin, la Libye occupe une position géographique stratégique pour le contrôle des flux migratoires vers l'Europe pour les nombreux trafics et la sécurité au Sahel. Ces facteurs font de ce pays un enjeu majeur pour les grandes puissances, qui profitent de la fragmentation politique et de la faible cohésion nationale pour intervenir et sécuriser leurs intérêts.



L'effondrement de la Libye : une chronologie

2011-2013

Durant les Printemps arabes de 2011, des vagues de révoltes se manifestent en Libye dès février contre le régime répressif de Mouammar Kadhafi. Cependant, contrairement aux autres soulèvements en Tunisie ou en Égypte, la Libye devient sujet d'une intervention, menée sous l'égide des Nations Unies, et annoncée comme nécessaire et légitime pour des raisons humanitaires « sous l'effet de l'activisme opportuniste français et britannique¹ » de Sarkozy et Cameron. Résultat : ce n'est pas

seulement un régime qui tombe, mais un pays qui se morcelle sous le poids des ambitions étrangères.

S'ensuit alors une longue période de fragmentation politique et militaire, engendrée par la chute du régime Kadhafi, et l'effondrement de l'État libyen. L'action internationale en Libye, intense dans la guerre de 2011, devient marginale et sans direction de coordination, vide de projet, durant les deux années qui suivent. Le vide institutionnel qui en résulte s'enlise dans le tissu social libyen jusqu'à le déchirer, entraînant un retour à des logiques tribales au dépens d'une identité nationale unie. Cette atmosphère devient propice à l'émergence de milices armées et de groupuscules terroristes. La Libye se divise en trois grandes provinces rivales : la Tripolitaine à l'Ouest avec la capitale Tripoli, où s'installe le pouvoir officiel dès 2011, la Cyrénaïque du maréchal Khalifa Haftar à l'Est dès 2014, et le Fezzan au Sud, province méridionale divisée entre différentes allégeances.

2014-2019

Délaissée après l'intervention et dans sa reconstruction, c'est la seconde guerre civile libyenne en 2014 qui attise de nouveau les intérêts des puissances internationales et enclenche le retour de l'interventionnisme. Cette fois-ci, derrière les prises de positions officielles, un autre jeu se dessine, feutré et insaisissable : de Tripoli à Benghazi, la Libye devient un théâtre d'interventionnisme où se croisent stratégies militaires et soutiens masqués qui remettent en question le multilatéralisme et l'applicabilité du droit international. Les Russes travaillent « de concert »² avec les Émirats et l'Égypte, tandis que la Turquie œuvre au maintien de sa proximité avec les élites économiques de l'ouest du pays. À ce moment-là, la Libye est plongée dans une lutte acharnée des élites qui se disputent des positions de pouvoir fragiles, et la polarisation monte en flèche. Dans ce climat de division, l'Est du pays, emporté par les revendications autonomistes et les ambitions du général Haftar, devient le centre de tensions géopolitiques.



Depuis 2014, Haftar est l'homme fort de la Cyrénaïque. Il prend la tête de l'armée nationale qui fédère des militaires libyens et des miliciens de Cyrénaïque, et lance plusieurs opérations, dont l'« opération Dignité » contre les éléments radicaux et terroristes (Daech) implantés en Libye. L'armée de Haftar va progresser jusqu'à Tripoli au printemps 2019.

2019-2021

Ces affronts ne prennent véritablement forme qu'avec l'intervention active de puissances internationales, d'abord régionales (Égypte et Émirats, via des frappes aériennes non revendiquées) puis d'autres grandes puissances, telles que la France, les États-Unis et la Russie qui, sous couvert de soutien diplomatique, nourrissent le conflit en fournissant des armes et en contribuant à un discours manichéen largement relayé par les médias.

L'affaire des missiles, révélatrice du double-jeu français en Libye

La grande confusion identitaire en Libye et la fissure entre les deux gouvernements, l'un officiel et l'autre officieux, justifie quelque part la duplicité de pays comme la France, pour qui le contrôle d'intérêts nationaux et sécuritaires prennent le dessus. Rappelons le contexte des attentats terroristes en France en 2015, et de la montée en puissance des coalitions internationales pour faire barrage à l'islam politique (renforcée avec l'administration Trump). Il est ainsi naturel pour le ministre de la défense français Le Drian et le gouvernement de Hollande de se tourner vers Haftar en Libye pour la poursuite de son objectif d'anéantir les mouvements islamistes dans le pays. En juillet 2015, François Hollande confirmait la présence de militaires français aux côtés de Haftar – déclaration qui lui a coûté une campagne de boycott des entreprises françaises lancée par le gouvernement officiel de Sarraj.

Plus tard, en juillet 2019, trois mois après l'offensive sur Tripoli, l'affaire des missiles confirme une seconde fois l'implication implicite française en Libye, encore contradictoire à sa position officielle en tant que membre du Conseil de Sécurité des Nations

Unies. Révélée par le *New York Times*³, cette affaire relance la controverse sur le rôle de la France en Libye et contraint Paris à justifier une nouvelle fois son agenda. Verdict : pas de confirmation officielle de la date d'arrivée de ces missiles en Libye, ni sur les conditions de leur transfert. Seulement, un témoignage du chef militaire du GNA Oussama Al-Juwaili qui confirmait au *Monde* la présence de Français à leurs côtés jusqu'à quelques jours avant l'attaque de Haftar, au même moment où la France poursuivait son objectif d'antiterrorisme auprès du gouvernement officieux de l'Est. Selon *Le Monde*⁴, les unités françaises de contre-terrorisme auraient pu utiliser ces missiles pour se protéger d'éventuelles attaques-suicides au moyen de véhicules.

Se dessinait alors le double-jeu français en Libye, à un moment où les enjeux de sécurité dominaient les choix de politique étrangère du pays. En outre, abandonner Haftar aurait profité à Moscou qui voit son soutien comme un moyen de contrer l'influence de son rival historique, la Turquie. Paris tenait donc à maintenir deux lignes distinctes en Libye : l'une diplomatique, officielle, et l'autre militaire, secrète⁵.

Des contradictions internes au sein du CSNU

En théorie, les membres permanents du CSNU, qui ont officiellement reconnu le gouvernement de Tripoli en 2015, ne peuvent que soutenir ce dernier. Or, en pratique, le général Haftar, qui incarne l'allié sécuritaire incontournable de la lutte contre Daesh, devient le véritable homme fort du pays – surtout aux yeux de la France et des États-Unis – face à un Sarraj perçu faible et sans pouvoir. En secret, les membres permanents offrent donc un soutien à l'Est de la Libye, même si, au passage, les autres alliés de Haftar dont l'Égypte et les Émirats violent l'embargo sur les armes à destination du pays, voté et imposé par l'ONU.

L'ancien envoyé spécial de l'ONU en Libye Ghassan Salamé témoigne du schisme entre la position officielle et les intérêts des membres permanents du CSNU, menant à une impasse politique du processus de paix durable⁶. Lors de l'attaque du 4 avril 2019, Ghassan se trouvait dans une situation qui relevait du « surréel »⁷, attestant notamment de la position de John Bolton, conseiller

de sécurité nationale américain, qui « a donné à Haftar le feu vert pour l'attaque »⁸. Sur le terrain, sans l'intervention de la Turquie, cette offensive n'aurait peut-être pas été arrêtée et le gouvernement de Tripoli aurait pu être complètement renversé. Ghassan exprime notamment son désespoir face au dysfonctionnement du CSNU et au non-respect des accords de Berlin (19 janvier 2020) : les conclusions de cet accord dictaient clairement que tous les pays signataires n'interviendraient plus en Libye. Or, six semaines après la conférence, plus de 40 bateaux remplis d'ammunitions et de mercenaires jetaient l'ancre dans différents ports libyens.

La duplicité souvent présente dans les rapports de force entre grandes puissances atteint des niveaux insoutenables en Libye. L'impasse politique créée au sein du CSNU remet en question la place du multilatéralisme dans la sécurité internationale. Les conséquences de la première intervention et le développement de la situation en Libye avec l'interventionnisme sur le terrain illustrent le glissement de l'intervention humanitaire à l'intervention dictée par des intérêts nationaux au profit d'une paix civile. Une ère de « dérégulation de l'usage de la force »⁹ s'impose, révélant les limites de la coopération internationale au profit de la loi du plus fort. Reste à savoir quelles seraient les mesures qui pourraient être prises par la communauté internationale pour tenter de renforcer la légitimité du droit international et son application.

(1) Droz-Vincent, P. (2021). « La Libye toujours en prise avec les interventions : de l'intervention internationale de 2011 à l'escalade et la multiplicité d'interventionnismes extérieurs. », *Hérodote*, 182(3), pp. 109-127.

(2) *Ibid.*

(3) Walsh, D. & Schmitt, E. (2019, 9 juillet). « U.S. Missiles Found in Libyan Rebel Camp Were First Sold to France ». *The New York Times*.

(4) Bobin, F. & Guibert, N. (2019). « L'embarras de Paris après la découverte de missiles sur une base d'Haftar en Libye ». *Le Monde*.

(5) René Backmann and Lénia Bredoux (2016b). « Libye: la France mène un double jeu dangereux ». *Mediapart*.

(6) Carnegie Endowment for International Peace. (2020). « Libya and the New Global Disorder: A Conversation with Ghassan Salamé ».

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*

UN TEXTE D'HUMEUR

Des réflexions par-ci par-là, trop personnelles pour être partagées

Le caractère a cette vertu fascinante de pouvoir changer de visage d'une seconde à l'autre. Un regard, un geste, une remarque, l'humeur saute.

On se cherche dans les yeux des autres, dans les mots qu'ils posent sur nous, dans leurs silences aussi. On s'accroche à des rôles familiers, espérant qu'ils nous définiront mieux que nous-mêmes. On endosse des personnages que l'on ne reconnaît qu'à moitié, dans l'espoir que si l'on joue assez longtemps, le costume finira par coller à la peau.

Sans réflexion, clé de voûte de nos identités, nous ne sommes que des fantômes. Des images projetées, lacunaires.

Il y aurait donc plusieurs strates narratives à notre visage, dont les traits et le masque se confondent.

Dans une succession de peaux qui ne cessent de naître et de mourir, de costumes que l'on quitte et que l'on revêt tour à tour, nos identités se contredisent sans jamais vraiment disparaître.

Anna BOULATSEL

SHATTERED EYE

Black satin draped over mirrors and windows,

Dust settling weary on sharp-edged glass.

A fallen Narcissus — | never meet my reflection.

But a reflection does not fall for cheap avoidance,

It finds its way back in a still canal, a whisper.

It stirs in rain-streaked panes, wavers in a breath.

A voice slithers: "Shall we play?"

Soft, cunning, irresistible — until it's inescapable.

A stare-down — if you blink, you surrender your place.

Your eyes are forced to meet your own, and for the first time,

Stripped of resistance, you truly see.

Ink-stained fingers, freckled skin, light-scattered pupils.

The water quivers.

A tender smile grazes your mouth — you blink.

Strangely, the world does not change — only you do.



Eya BILEL

PANDORE

Je n'ai pas réussi aujourd'hui pas pu enfiler mon costume d'homme
Pas pu sortir du lit un sourire aux lèvres
Je suis tel un chat de Schrödinger ni tout à fait là ni tout à fait ailleurs
Happé par le vide appelé par la vie
J'ai envie que tout change mais je suis paralysé par la peur
Oui j'ai peur – je suis terrifié de faire ne serait-ce qu'un pas en avant
Et je préférerais mourir pour échapper
À l'étrange vacuité d'une vie bien remplie
Là je suis en pleine pente descendante destination : la déprime totale
Pensées noires de suie on va pouvoir y creuser un putain de puit
Ho hisse en chœur camarades creusez creusez creusez
Jusqu'à m'en rendre malade
On y jettera nos mégots et ils toucheront jamais le fond
On ira chercher l'espoir coincé dans cette boîte mythique
L'espoir de vivre l'espoir d'un jour y croire
L'espoir d'être
À chaque clope clopinant comme un vers en trop
Et puis la deuxième grisant comme le verre de trop
Ça crame ça dépote qu'importe une troisième
Attends ça va trop vite ralentis un peu pour voir
Embrasse-moi mais pas si fort je n'ai pas vu le temps passer
Donne-moi le temps d'en profiter un max il me glisse entre les doigts
Je veux pouvoir me souvenir de tout je sens ma vie défiler devant mes yeux
Mais mon cerveau tourne au ralenti et le temps s'égrène à deux à l'heure

Depuis

Depuis

Enfin

depuis tu sais quoi

Elio VAN DER SANDE



DOUBLE VIE :

Lina MEDKOURI

LE SCANDALE D'UN EMPIRE DE L'INFIDÉLITÉ :
ASHLEY MADISON

Adultère, mensonge, trahison et mort. Laissez-vous plonger dans les méandres d'une véritable tragédie contemporaine. L'histoire d'un des piratages les plus sophistiqués, où s'effrite la frontière entre victimes et coupables. Retour sur la naissance et la chute d'Ashley Madison, un site qui propose aux mariés les frissons de l'adultère.

Ashley Madison, union des deux prénoms les plus populaires au Canada, est un site de rencontre unique en son genre, puisqu'il offre aux personnes mariées la possibilité de commettre un adultère. En 2001, la plateforme voit le jour, mais passe inaperçue; elle ne séduit alors qu'une poignée d'individus. Toutefois, Ashley Madison prend un tournant décisif, lorsqu'en 2007, Noel Biderman en devient le président général. Cet ambitieux entrepreneur ne rechigne devant aucun moyen pour promouvoir ce projet, de telle sorte qu'il multiplie les *bad buzz*. Invité à de nombreux plateaux télé, souvent accompagné de son épouse, il insiste sur le caractère hautement confidentiel du site. Sa stratégie de marketing provoque et attire. Il vend des aventures clandestines aux amoureux du danger et fait la promesse d'une discrétion et protection absolue. Le site promettait anonymat, messagerie protégée, facturations dissimulées et même une option *full delete* des données.

En 2014, Ashley Madison est en pleine ascension avec 22 millions de membres dans 37 pays, et un revenu de 150 millions de dollars selon BBC News. La quête absolue de l'entreprise est alors d'entrer en bourse, octroyant la possibilité au site de gagner en valeur et d'atteindre jusqu'au milliard de dollars. Ainsi, le site est l'un des placements les plus prometteurs du marché du vice, aussi appelés les *sin stocks*¹. Néanmoins, le 12 juillet 2015, les ordinateurs de l'entreprise affichent un message de *The Impact Team*. Ce groupe de hackers menace d'exposer publiquement toutes les données client.e.s – c'est-à-dire nom, prénom, adresse mail, adresse postale, coordonnées bancaires, fantasmes sexuels et photos intimes – si l'entreprise ne clôture pas le site d'ici un mois. Contrairement à la majorité des cyber-attaques motivés par un gain financier, ces derniers ne demandent aucune rançon. En conséquence, leur acte semble motivé par un impératif moral, une volonté de rejeter un système cynique. Le 20 juillet 2015, Ashley Madison déclare dans un communiqué que le site est sécurisé et nie le piratage présumé, allant jusqu'à assurer d'être en mesure de démasquer les coupables sous peu. Sueurs froides

pour les infidèles qui visualisent d'ores et déjà la fin de leur mariage.

Chose promise, chose due, le 18 août 2015, un fichier de 38 gigaoctets est jeté sur la voie publique. Instantanément, les internautes s'emparent des dossiers pour en faire des moteurs de recherche. En quelques clics, tout le monde peut vérifier si une célébrité, un.e voisin.e ou encore un.e collègue a commis un adultère. Un engrenage aux conséquences encore insoupçonnées s'enclenche. 37 millions d'individus sont victimes de cette fuite de données. Au premier abord, l'unique enjeu semble être le divorce, mais au-delà de la sphère privée, c'est sur la place publique que les infidèles risquent l'humiliation. Aux États-Unis, et plus spécifiquement en Géorgie, un journal local, *The Henry County Report*, publie une liste de tous.les les habitant.e.s du comté ayant utilisé le site. Parmi eux, un avocat et un médecin de renom, qui concluent cette édition spéciale avec des photos d'eux nus, et en sous-titres : « Oui infidèles, c'est officiellement l'apocalypse ».

Au-delà du déshonneur, ce *leak* est une équation parfaite réunissant toutes les variables nécessaires à de l'extorsion massive. Impossible d'en chiffrer l'ampleur, car la majorité y cède silencieusement. Tant de victimes... mais qui sont-elles ? Parmi les adresses mails recensées, plus de 10 000 proviennent de militaires américains pour qui l'adultère est passible de prison ferme, plus de 100² appartenant au départements d'état américain, et environ 1200³ proviennent d'Arabie saoudite, où l'adultère est puni par la peine de mort. Dans cette liste infinie de noms figure celui de John Gibson, pasteur et professeur d'un séminaire de théologie, marié et père de deux enfants. Rien ne prouve son infidélité, mais sous la pression des regards de sa congrégation, craignant la honte et le rejet de sa famille, il s'ôte la vie. Ainsi, *The Impact Team* enclenche un séisme si violent qu'il ébranle tout sur son passage : mariages, carrières et parfois même des vies.

Mais les révélations sont loin d'être finies. Outre son statut de justiciers conjugaux, *The Impact*

Team mène une véritable vendetta personnelle contre Bidermann. Le 18 août, un énième fichier est partagé par le groupe, contenant cette fois-ci le code source entier, ses programmes et 200 000 emails de son PDG étalés sur trois ans. Par souci de vérité ou sentiment de haine, *The Impact Team* démantèle les fausses promesses de ce dernier, révélant la supercherie du site. Si la littérature relègue majoritairement l'adultère à une gent féminine aux mœurs légères, avec une Emma de Bovary libertine, ou une Thérèse Raquin meurtrière, les mails de Biderman en révèlent le contraire, et les chiffres sont ahurissants : 32 millions de profils masculins contre seulement 5 millions de profils féminins⁴, et ce n'est que le début. Dans ces mails, un terme particulier apparaît à plusieurs reprises : *The Angels*⁵ qui désignent de faux profils féminins créés par une armée de salarié.e.s et de prestataires ; le code source atteste d'une telle programmation. À notre ère de l'IA, une fausse messagerie paraît facile à détecter, mais en 2015 ces messages étaient tout à fait vraisemblables, et ce sont 20 millions d'hommes qui y ont cru. Ainsi, l'Express révèle que les utilisateurs employant l'option « chat » étaient au nombre de 11 millions d'hommes, pour 2 400 vraies femmes⁶.

Face à cette dernière révélation, une question torture nos esprits : comment l'entreprise génère-t-elle des gains lorsque les dépenses s'accumulent, notamment avec des salarié.e.s animant des faux profils ? Détrompez-vous : l'arnaque était savamment orchestrée. Chaque homme devait payer des crédits pour envoyer un message. À l'inscription, ils payaient une formule d'entrée de 50 crédits au prix de 60 \$, qui s'épuisait dès l'envoi d'une dizaine de messages. S'ils ne désactivaient pas une option dissimulée, ils étaient facturés près de 80 \$ automatiquement. S'ils souhaitaient envoyer des « cadeaux virtuels » aux dames, cela leur coûtait près de 20 à 50 crédits, donc 60 \$ supplémentaires. Dès lors, un homme particulièrement enthousiaste pouvait dépenser en quelques heures près de 500 \$. Pour attirer des proies idéales, Ashley Madison recrutait massivement sur des plateformes de pornographie.

Dès leur inscription, ces hommes à la recherche d'une extase passagère recevaient un message de femmes toutes les trois minutes. Pensant jeter l'ancre dans un océan de sirènes, ces naïfs pêcheurs y laissaient alors des sommes conséquentes.

Encore aujourd'hui une question n'est guère élucidée : qui étaient ces pirates ? Les enquêtes sur leur identité n'ont jamais abouti, aucun indice tangible, aucun nom. La seule piste est celle d'un ancien employé, qui s'est donné la mort avant la date du piratage.

Qu'en est-il de leurs actes ? Héroïsme ou vengeance ? Sans réclamer d'argent, les membres du groupe *The Impact Team* prétendent agir au nom de la morale. Mais à quel prix ? Une inscription sur un coup de tête, et c'est le « A » de l'adultère qui est apposé à vie sur un nom. Doit-on lyncher publiquement quelqu'un qui a envisagé l'infidélité sans la commettre ? Peut-on réellement juger la complexité d'une vie conjugale en quelques clics ?

Le plus étonnant est qu'aujourd'hui Ashley Madison existe encore, sous le même nom, les mêmes principes et avec le même slogan. Selon *Forbes*, le site compte 70 millions d'utilisateur.ice.s⁷ en 2020. Dès lors, Ashley Madison n'est peut-être qu'un symptôme : celui d'une humanité inexorablement amnésique, incapable de dépasser son inhérente immoralité.

(1) Les *sin stocks*, ou « placement du vice », sont des actions d'entreprises dans des secteurs considérés non éthiques à l'instar du tabac, l'alcool, l'armement, ou l'industrie pornographique.

(2) Samuel Gibbs, « *Ashley Madison condemns attack as experts say hacked database is real* », *The Guardian*, 19/08/2015.

(3) Paul Crompton, « *Saudis, Moroccans are the biggest 'cheaters', Ashley Madison hack reveal* », *Alarabiya News*, 20/08/2015.

(4) Sam Thielman, « *Ashley Madison claims site has plenty of female users eager to cheat* », *The Guardian*, 31/08/2015.

(5) « Sur le site de rencontres Ashley Madison, une "armée de robots" », *Le Monde*, 01/09/2015.

(6) « Sur Ashley Madison, 2000 femmes courtisées par 11 millions d'hommes », *L'Express*, 28/08/2015.

(7) Dr. Marcus Collins, « Le rebranding d'Ashley Madison pourrait être bien plus qu'une simple docu-série Netflix », *Forbes*, 19/05/2024.

CRISE DES OPIOÏDES :

Abel DELAGE

QUAND LA PHILANTHROPIE CACHE
UN MARCHÉ DE LA MORT

Depuis le début des années 2000, près de 700 000 personnes sont décédées d'une dépendance aux opioïdes. Cette crise a en grande partie été engendrée par le laboratoire Purdue Pharma et son médicament phare, l'Oxycontin. En 2021, un journaliste publie une enquête dans laquelle il dénonce l'implication des propriétaires de la firme dans la mort de milliers de personnes. Ces propriétaires qu'on considérait comme d'admirables philanthropes, ont en réalité une face bien plus sombre.

700 000. 700 000, c'est le nombre de morts liées à la crise mondiale des opioïdes depuis le début des années 2000 selon un article du *Monde*¹.

Les opioïdes sont des médicaments attribués aux patients ressentant une douleur intense et incessante, souvent suite à de graves accidents corporels. Mais leur pouvoir de soulager est égal à leur pouvoir d'asservir. Le poison est présenté comme un remède. S'ils assurent la disparition des douleurs, ces produits contiennent néanmoins des substances addictives engendrant une profonde dépendance.

Ce phénomène de dépendance aux stupéfiants pharmaceutiques, notamment déclenché par le succès de l'Oxycontin, relève d'une crisesanitaire et sociale majeure de ce début du XXI^e siècle. En effet, les inégalités d'accès aux soins expliquent

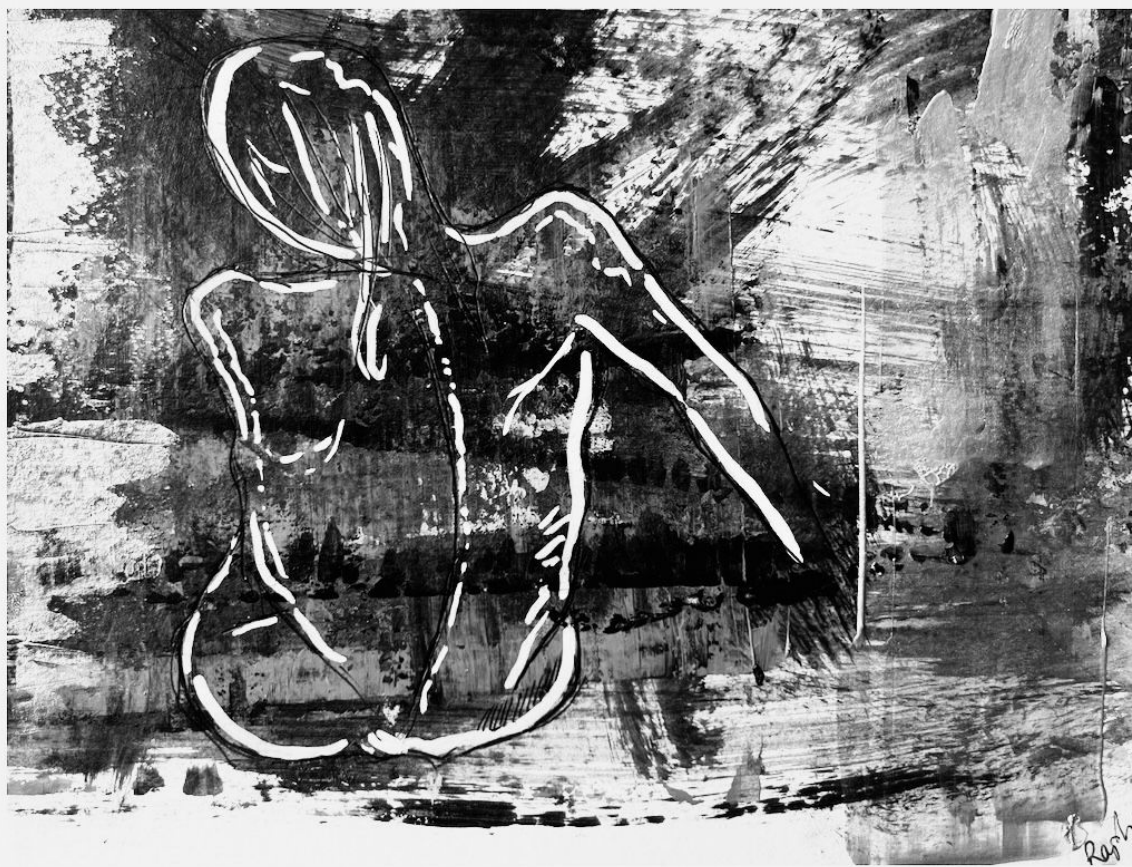
souvent le recours à ces médicaments efficaces et jugés moins coûteux. Par exemple, en 2013, une boîte d'Oxycontin de 28 cachets de 30 mg coûtait 42,33€, le tout remboursable à 65% pour les douleurs chroniques d'origine cancéreuse².

En 2019, une épidémie d'overdoses frappe les États-Unis et conduit à la mort de 125 000 personnes selon l'OMS. Drogue dure au même titre que le crack ou la cocaïne, l'Oxycontin est pourtant bien légale. Elle s'est répandue dans des États américains tels que l'Alabama, l'Ohio ou encore la Virginie Occidentale, qui n'avaient jamais eu auparavant à faire face à des crises sanitaires d'une telle ampleur. Les dispositifs contre les drogues et les addictions y sont donc très rares. Ainsi, les gouvernements étasuniens rencontrent des difficultés à prendre des mesures drastiques pour limiter sa consommation.

Le triomphe de l'Oxycontin et d'autres drogues similaires est devenu immense, et pas seulement aux États-Unis. Selon le Réseau de prévention des addictions (RESPADD), en France « le nombre d'hospitalisations liées aux opioïdes a été multiplié par 4 en 20 ans, passant de 704 en 1997 à 2 586 en 2017 ». Toujours dans l'hexagone, près de 10 millions de patients se sont vus prescrire une ordonnance pour ces antalgiques.

Au commencement

Revenons quelques années auparavant : en 1952, aux États-Unis deux frères, Raymond et Mortimer Sackler, rachètent une petite société.



Les deux jeunes concentrent leurs recherches en particulier sur le traitement de la douleur. Ils baptisent leur entreprise Purdue Pharma. À partir de 1996, le laboratoire lance la commercialisation de son produit phare : l'OxyContin. C'est un immense succès. Il ne faut que quelques années aux frères Sackler pour amasser une fortune colossale et fonder un réel empire familial. Parallèlement, les Sacklers se montrent extrêmement philanthropiques : entre 1995 et 2015, ils font don de 9 millions de dollars au musée Guggenheim de New York. Une somme extraordinaire qui, évidemment, ne laisse pas le monde de la culture indifférent. Le nom des Sackler figure parmi le haut du classement des mécènes les plus généreux. De Harvard à Columbia en passant par Le Louvre, Yale et Oxford, « Sackler » apparaît en grosses lettres dans les universités et les institutions culturelles les plus prestigieuses. Oxford avait par exemple baptisé plusieurs de ses bâtiments au nom de la famille.

Mais en 2016, le *Los Angeles Times* révèle l'envers du décor des activités fallacieuses de Purdue Pharma. Rapidement, on commence à reprocher à la société d'avoir menti sur les conséquences de l'usage des opioïdes. L'entreprise n'en démord pas : pour elle, la dépendance est due à un mauvais usage du produit par les patients.e.s. En 2021, le journaliste Patrick Radden Keefe publie une enquête intitulée *Empire of Pain*, dans laquelle il révèle l'affaire Purdue Pharma et son lien avec la famille Sackler. Il explique également comment la firme a mis en place une stratégie commerciale infâme et

mensongère afin de promouvoir l'OxyContin à travers tous les États-Unis. Dans la série *Painkiller*, on apprend par ailleurs que l'entreprise a réussi à se faire attribuer le label « faiblement addictif » par la FDA³ en soudoyant Curtis Wright, le médecin chargé du dossier. Dans cet élan d'atrocités, Purdue Pharma a persuadé les médecins que leur médicament était sans danger. Dans son ouvrage *Dopesick* publié en 2018, Beth Macy⁴ écrit « Les représentants peuvent venir avant les fêtes pour déposer une dinde qu'un médecin pourrait rapporter à la maison [...]. Pour attirer l'attention des médecins les plus pressés, les représentants les invitent à se rencontrer dans une station-service voisine, où ils achètent un plein d'essence aux médecins et leur vantent leurs marchandises ». La société n'a pas hésité à recourir à ce genre de pratiques en offrant des voyages ou des cadeaux exceptionnels aux délégués médicaux qui réussissaient à convaincre les médecins de prescrire le médicament. N'importe quel luxe était bon à offrir. Cerise sur le gâteau : l'entreprise a développé un « merch » autour de l'Oxycontin. On pouvait alors trouver des produits dérivés tels que des pulls, des tasses ou encore des peluches à l'effigie de la marque.

L'art pour mieux dénoncer

Les artistes jouent aussi un rôle dans la mise en lumière de la dualité des Sackler. Dominic Esposito, sculpteur et activiste, a conçu en 2018 une cuillère géante représentant celles servant à la consommation d'opiacés et l'a placé à différents

endroits, bloquant l'entrée du siège de Purdue Pharma et de la FDA pour éveiller les consciences. Nan Goldin, avec son documentaire *Toute la beauté et le sang versé*, a su toucher, conscientiser et sensibiliser le grand public. Son collectif PAIN a également fait pression sur les établissements culturels pour qu'elles retirent le nom des Sackler et refusent leur mécénat. Depuis cette affaire, les musées et les universités notamment, ont pris des mesures pour préserver leur image : au Louvre, l'Aile Sackler a été débaptisée. Les institutions étaient-elles au courant de la provenance des dons de la famille Sackler ? Ont-elles ignoré la situation jusqu'à ce qu'on les y confronte de force ?

Récemment, Purdue Pharma et les Sackler ont scellé un accord⁵ avec 15 États américains les engageant à payer 7,4 milliard de

dollars en raison de leur rôle dans la crise des opioïdes.

La famille Sackler a une réputation à double tranchant. L'argent acquis sur la douleur des patients a servi à financer le monde de la culture et de l'éducation. Elle qui pensait pouvoir se cacher éternellement derrière son image immaculée de parfaite philanthrope s'est faite démasquer. Purdue Pharma et la famille Sackler font désormais concurrence à Dr Jekyll et Mr Hyde.

De la même manière que l'on retient Pierre Coubertin pour les Jeux olympiques sans évoquer son admiration pour Hitler, ou que l'on célèbre Alfred Nobel pour les prix du même nom, oubliant qu'en bon défenseur de la paix il inventa la dynamite ; les Sacklers espéraient que la postérité retiennent leur générosité et non leur implication dans cette tragédie contemporaine.

(1) LEPARMENTIER Arnaud, « Crise des opioïdes : Publicis devra verser 350 millions de dollars dans le cadre d'un accord avec la justice américaine », *Le Monde*, 2024.

(2) Selon Vidal : site d'information sur les produits de santé.

(3) Food and Drug Administration.

(4) Journaliste d'enquête née en 1964 aux États-Unis, elle publie son ouvrage *Dopesick* en 2018 dans lequel elle dénonce et raconte comment l'OxyContin a rendu l'Amérique accro. Elle s'appuie sur des faits précis et des témoignages.

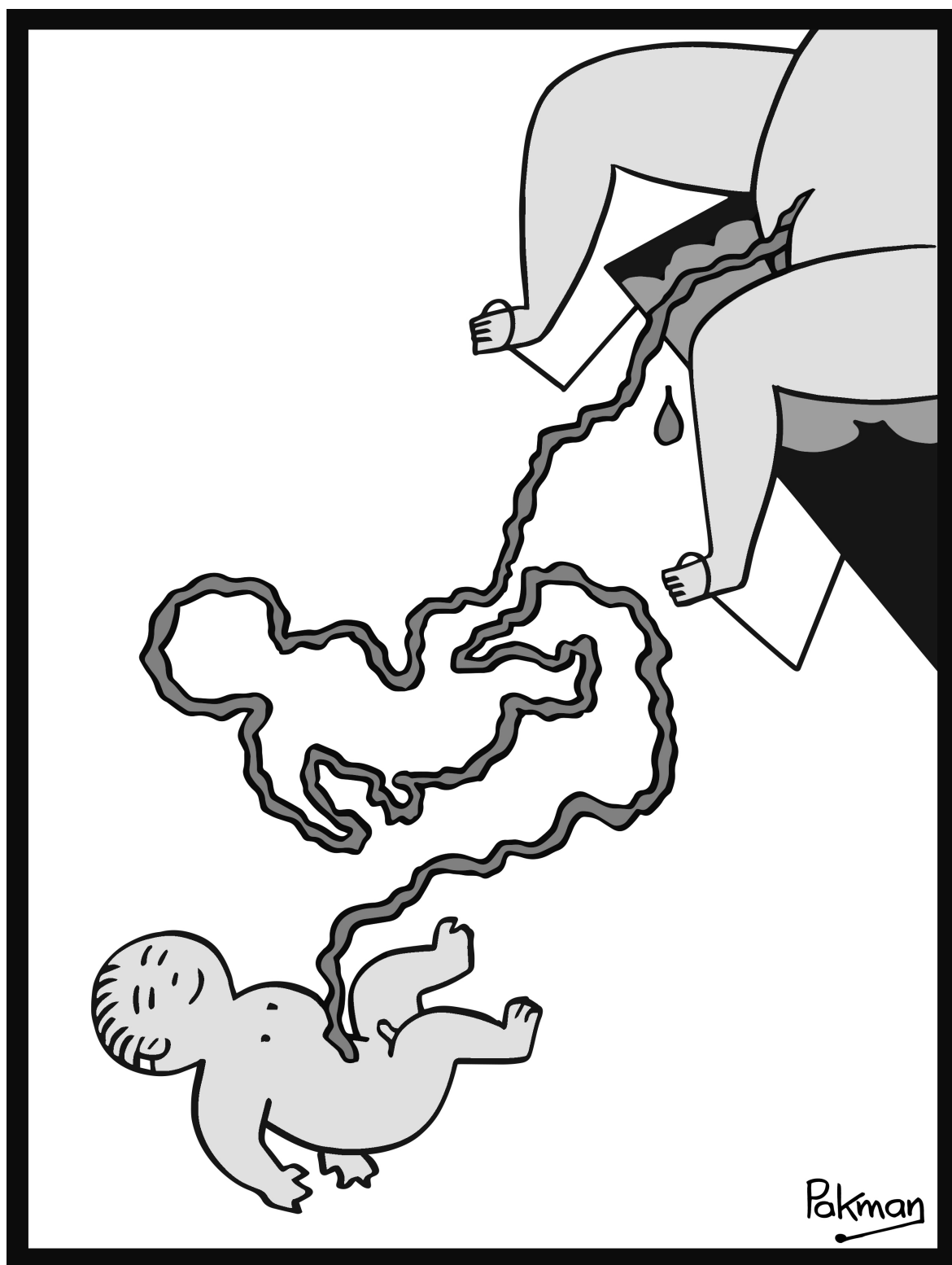
(5) « Crise des opioïdes : Purdue Pharma et la famille Sackler vont payer 7,4 milliards de dollars », *Le Monde avec l'AFP*, 2025.

L'EXTRÊME DROITE EST DÉJÀ AU POUVOIR,

Mattéo DRAME

LE RESTE N'EST QU'UNE QUESTION DE FAÇADE !

La longue entreprise de « dé-diabolisation » du Rassemblement National semble porter ses fruits : l'extrême droite, grâce à une banalisation de ses théories par des figures politiques « républicaines » qui devraient peut-être prendre leur carte au RN, parvient à faire croire qu'elle n'est plus dangereuse... tombons les masques.



L'extrême droite ne se résume pas aux discours tonitruants et aux démonstrations de force. Derrière la façade bruyante, elle mène un travail souterrain, infiltrant les sphères culturelles et intellectuelles pour imposer une vision du monde où la réaction se confond avec la norme. Ce n'est pas seulement une conquête institutionnelle, mais une reconfiguration des cadres de pensée, un déplacement méthodique de ce qui est jugé acceptable. C'est une guerre culturelle à double face : d'un côté, l'imposition d'un ordre réactionnaire où la liberté se mesure à l'aune du conservatisme le plus étroit ; de l'autre, la fabrication d'une censure imaginaire qui sert à manipuler les masses, à faire croire que la pensée « libre » est, en fait, opprimée par des forces invisibles. Autrement dit, toute remise en cause des hiérarchies établies – qu'elle vienne du féminisme, de l'antiracisme, des luttes LGBTQIA+, ou des mouvements sociaux – est travestie en une entreprise liberticide, permettant ainsi aux tenants de l'ordre réactionnaire de se

poser en martyrs d'un prétendu dogme progressiste – *au nom de la liberté d'expression* – tout en consolidant leur propre domination sur l'espace public. Gramsci n'aurait pas dit autre chose¹ : l'hégémonie culturelle se joue dans l'espace public, sans nécessité d'une prise de pouvoir directe. Il s'agit d'un contrôle subtil, presque invisible, qui redéfinit ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas.

Ce déplacement de la fenêtre d'Overton – où des idées extrêmes deviennent des « débats » – n'est pas un hasard. Il ne s'agit plus de débat, mais de domination. L'espace public, celui qui était censé être le creuset d'un véritable échange, se transforme en une arène où les voix dissidentes sont étouffées dans l'œuf, comme de mauvaises herbes écrasées sous la botte d'un géant technologique. Et tout cela sous couvert de pluralisme. Quel cynisme ! La post-vérité a désormais le droit de cité², et la vérité n'a plus qu'à se cacher dans un coin. Des réseaux de désinformation prospèrent, brouillant la ligne

entre information et propagande, et offrant une couverture parfaite à une idéologie conservatrice.

La fabrique souterraine d'une hégémonie : médias, institutions et réseaux clandestins

Quand des hommes d'affaires proches de l'extrême droite comme Bolloré, Bouygues, Arnault, ou Dassault concentrent les médias entre leurs mains, ils ne se contentent pas de faire de l'argent. Non, ils modèlent la pensée. Derrière cette concentration, se cache une stratégie d'occupation idéologique : vendre le déclinisme, la peur de l'« insécurité » et, surtout, des thématiques identitaires comme des marchandises politiques. Il ne s'agit plus de journalisme, mais d'un projet politique : normaliser les idées de l'extrême droite, les rendre acceptables, et les transformer en fait politique, comme le montrent les émissions « L'Heure des Pros » sur CNews et « Touche Pas à Mon Poste » pour n'en citer que deux. La tentative de rachat de l'École Supérieure de Journalisme (ESJ) par Bolloré, Saadé et Arnault³ n'est pas une simple manœuvre économique. C'est un projet à long terme pour façonner des générations de journalistes qui penseront comme eux. Ainsi, le Rassemblement National n'est plus un petit parti d'opposition radicale, mais une machine respectabilisée, intégrée dans le système.

Les idées fascistes ne sont en effet plus des reliques du passé : elles nourrissent le cœur même du pouvoir exécutif. La loi immigration, par exemple, n'est pas seulement un compromis, mais un acte d'adhésion. Les macronistes, en soutenant ce texte, participent à l'établissement de ce cadre idéologique. Et le RN, bien sûr, parle de « victoire idéologique⁴ ». Certes, des ministres macronistes se sont opposés au texte. Certains ont exprimé leur désaccord publiquement, d'autres ont démissionné. Mais ces prises de position, aussi sincères soient-elles, ne changent rien au fait que la loi a bel et bien été promulguée au nom du gouvernement. Il ne s'agit pas simplement d'un glissement : c'est un ralliement aux thèses du RN. Et comme souvent, le Conseil constitutionnel n'a censuré que des détails, pas l'orientation d'ensemble. Loin d'être une simple mutation idéologique, cette stratégie est une conquête méthodique où le vernis institutionnel sert à dissimuler une radicalité toujours plus assumée.

Tandis que l'extrême droite gagne en respectabilité dans les cercles du pouvoir, une nébuleuse d'organismes stratégiques – think tanks, cercles d'influence, cabinets de conseil et réseaux financiers – travaille en coulisses à consolider cette emprise, tandis qu'en parallèle, des réseaux de violence imposent, par la peur et la répression, les nouvelles frontières du dicible et du pensable. Le réseau Atlas, fer de lance des politiques ultra conservatrices, remodèle le droit à coups de réformes liberticides – démantèlement des services publics et étouffement des mouvements sociaux – et conseille les gouvernements en quête d'hégémonie. Créé dans les années 1980 aux États-Unis, dans le sillage de Reagan et Thatcher, il s'étend aujourd'hui sur 103 pays, financé par des géants comme Exxon Mobil ou le libertarien Philippe Morris. Son influence, discrète mais constante, installe un climat propice aux idées d'extrême droite en pesant sur le débat public et les politiques. En France, des institutions comme

l'IREF⁵, l'IFRAP⁶ ou l'Institut Molinari infiltrent l'espace médiatique sous couvert de promouvoir la « liberté économique », distillant chiffres biaisés et discours patronaux. Ce réseau a soutenu des réformes antisociales comme le jour de carence dans la fonction publique et la privatisation de directions publiques. Atlas pèse aussi sur des scrutins majeurs : soutien à Trump en 2016, à Milei en Argentine, sabotage de réformes progressistes au Chili et en Australie. En France, il conseille le Rassemblement National, contribuant à sa structuration. Par exemple, Jean-Philippe Delsol (IREF) revendique ouvertement l'inégalité comme principe, tandis qu'Alexandre Piser forme des jeunes comme Samuel Laffon ou Thaïs D'Escuffon à influencer tous les pans de la société.

Une structuration clandestine derrière la vitrine légale : l'autre visage de l'extrême droite

Ils se cachent derrière la façade du débat républicain, mais leurs armes sont déjà prêtes. Les groupuscules d'extrême droite ne sont pas seulement des avatars numériques ou des excités du forum, ce sont des milices en formation, un appareil clandestin qui s'entraîne dans l'ombre. Des Français partent en Ukraine s'endurcir aux côtés du régiment Azov, ce creuset où les néonazis du monde entier viennent parfaire leurs techniques de combat⁷. D'autres se forment en Israël, en prévision d'une confrontation imminente. Ils ne fantasment plus sur la guerre civile : ils la préparent activement. L'extrême droite s'institutionnalise, tandis que son organisation clandestine reste largement ignorée. Les attentats et actions violentes de l'extrême droite sont minimisés et occultés par les médias⁸, et le RN est présenté comme un parti républicain malgré son programme radical. Ce double jeu permet une avancée discrète de l'agenda réactionnaire sans réelle résistance institutionnelle.

En janvier 2025, le Directeur Général de la Gendarmerie, Hubert Bonneau, l'écrit noir sur blanc : « La possibilité d'un conflit armé en France doit être sérieusement envisagée. » L'armée française ne se contente plus de veiller à la sécurité : elle se projette dans une guerre intérieure. Une guerre où les ennemis seront désignés par ceux qui tiennent le micro et signent les ordres. L'ennemi extérieur sert de paravent : l'appareil sécuritaire, lui, se tourne aussi vers l'intérieur. Le basculement est déjà en cours. L'État, en pleine hystérie sécuritaire, légitime cette militarisation. Les plateaux de télévision préparent les esprits. Le 28 janvier, BFM titre sans ciller : « La France est-elle prête pour la guerre ? ». Ce ne sont plus des préparatifs, c'est une mise en condition. On assène aux téléspectateurs que la guerre est inévitable, qu'il faudra s'y soumettre, et que, s'il le faut, Paris connaîtra le sort de Grozny. Ce lavage de cerveau a un but : forcer l'acceptation. En février 2024, les médias annonçaient, avec une satisfaction à peine dissimulée, que « 23 % des Français sont favorables à ce que la France soit dirigée par l'armée ». Depuis, les sondages pleuvent, comme une pluie acide, pour nous convaincre que le pays exige un réarmement général. La jeunesse doit redevenir chair à canon. Le service national universel est poussé, la propagande militaire envahit les écoles, et le recrutement de réservistes s'intensifie. Derrière ce cirque, le capitalisme en crise cherche son ultime recours : la guerre. Ce n'est pas un accident, c'est un mécanisme. « Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage », disait Jaurès.



L'heure du sursaut démocratique

L'extrême droite mène son double jeu avec une audace sans égale : derrière sa façade institutionnelle, elle cache son arme secrète ; des milices prêtes à agir et des milliardaires en coulisses. Son objectif : écraser les voix dissidentes, monopoliser l'espace médiatique, et imposer son idéologie mortifère à chaque coin de rue. Le génocide palestinien en cours, traité avec une distanciation froide et une justification molle, n'est que l'une de ces anomalies créées par ce mouvement de révision de l'histoire, un phénomène où les pires idées sont rendues acceptables sous prétexte de débat ou de modération. Cette manipulation de la réalité est partout, y compris dans les nouvelles formes de pouvoir médiatique, comme X, la plateforme de Musk, qui n'hésite même plus à modifier ses algorithmes pour favoriser les discours réactionnaires et réhabiliter des figures détestées. Musk, avec son salut nazi, pousse l'absurde à son paroxysme.

Les révoltes serbe et turque ne sont pas des accidents géographiques ni des sursauts folkloriques de la colère populaire : elles expriment une contradiction fondamentale de notre temps, entre les promesses démocratiques et les réalités autoritaires qui les dévorent. Elles rappellent que l'histoire

ne se contente pas de se répéter — elle se rejoue à chaque génération, et exige d'être prise en charge. Il ne s'agit plus de contempler les dérives, de commenter la montée de l'extrême droite comme s'il s'agissait d'un phénomène météorologique. La passivité n'est pas neutre, elle est une complicité de fait. C'est là toute la portée de la praxis : comprendre les mécanismes de domination n'a de sens que dans la mesure où cela permet de les renverser.

(1) Gramsci, Antonio et Razmig Keucheyan. *Guerre de mouvement et guerre de position*. La Fabrique, Paris, 2012.

(2) Keyes, Ralph. *The post-truth era: dishonesty and deception in contemporary life*. 1st ed. New York : St. Martin's Press. 2004.

(3) Jobin, Guillaume. Communiqué de presse du 15 novembre 2024.

(4) Projet de loi immigration : « Une victoire idéologique du RN », Marine Le Pen annonce que son parti votera pour le texte. TF1 info, 2023 : La loi immigration 2024 durcit l'accès au séjour, facilite l'expulsion et fragilise les migrants via l'assignation à résidence et la remise en cause de l'AME. Sous couvert d'intégration, elle impose une soumission idéologique et repose sur la répression.

(5) Institut de Recherches Economiques et Fiscales.

(6) Fondation pour la recherche sur les administrations et les politiques publiques.

(7) Charles Villa, « Ukraine UA : j'ai rencontré un des néonazis les plus dangereux d'Europe », YouTube, 12 avril 2024.

(8) *L'extrême droite est un danger mortel*. Retailleau aussi, Le Club Médiapart, 16 février 2025.

DOSSIER : QUAND LE SOFT POWER ENTRE EN JEU

Le 1er novembre 2022, à quelques jours du début de la coupe du monde de football très controversée au Qatar, le président français déclarait aux micros des journalistes : « Il ne faut pas politiser le sport ». Cette affirmation se fait entendre alors que la France se prépare à organiser les prochains Jeux Olympiques. Son intervention semble déjà anticiper les polémiques qui pourraient émerger autour des JO de Paris 2024, illustrant ainsi le lien profond entre sport et politique. Le sport, loin d'être un domaine neutre, agit comme un révélateur des rapports de force sociaux et économiques. Il s'inscrit dans la notion de *soft power*, théorisée par Joseph Nye dans *The Means to Success in World Politics* (2004). Selon Nye, la persuasion et l'attraction constituent des outils essentiels de rayonnement politique, des concepts que le monde du sport exploite sans ambiguïté. Ce dossier s'attache à explorer trois dimensions de cet écosystème à la fois politique et politisé. D'une part, l'expansion d'une ligue de basket étasunienne en Europe met en lumière une volonté de domination culturelle des États-Unis. D'autre part, cette aspiration à l'hégémonie culturelle se manifeste également à travers les idéologies véhiculées, notamment via le football, un sport souvent marqué par des valeurs identitaires et virilistes. Ce virilisme, paradoxalement, se heurte aux revendications des athlètes féminines qui cherchent à réformer les pratiques sportives tout en luttant contre les violences sexuelles et sexistes, des enjeux persistants encore enracinés dans le milieu sportif.



QUE LA MEILLEURE LIGUE GAGNE

Clara STOCCO

La NBA en perte de vitesse : un déclin ou une transition ?

« *World Champions of what ? The United States* », c'est dans un élan de folie, daté d'août 2023, que Noah Lyles, sprinter américain, s'amuse de l'appellation « Champions du Monde » qu'aborde fièrement les vainqueurs de la NBA. Derrière l'arrogance qui se dégage de ce titre, une réalité s'impose : la domination hégémonique des États-Unis a été très rarement remise en cause depuis l'invention du sport. Mais, l'internationalisation du basket porté par la NBA depuis trente ans, a permis de développer une concurrence qui leur fait maintenant de l'ombre. La façade s'effondre réellement aux yeux du monde au moment de la Coupe du Monde 2023, lorsque les États-Unis perdent face à leurs voisins canadiens, dont les joueurs évoluent majoritairement en NBA. Vécue comme une humiliation, cette défaite pousse LeBron James, le visage de la grande ligue depuis deux décennies, à rassembler une équipe d'*Avengers*¹. L'objectif est simple : rappeler au monde que la domination étasunienne ne peut et ne doit pas être contestée. C'est dans une volonté similaire qu'en janvier 2025 le dirigeant de la NBA, Adam Silver, exprime l'idée de créer une ligue en Europe où les équipes européennes s'affronteraient entre elles. Vieux serpent de mer, déjà évoqué dans les années 1990, ce projet d'installation n'est plus seulement le symbole d'une internationalisation d'un modèle. En effet, en mettant en avant les possibilités commerciales que la ligue étasunienne pourrait développer en Europe, Adam Silver souhaite redevenir le chef d'orchestre du basket mondial.

À première vue, la domination du Nouveau continent sur le monde du basket ne semble pas dégradée par la globalisation de ce sport débutée dans les années 1990. Mais, bien que 70% des joueurs de la grande ligue restent originaire des États-Unis, si on fait les comptes plus en détail, les preuves d'une relégation s'accumulent d'année en année : les six derniers meilleurs joueurs sont européens, tout comme les deux derniers picks de draft². L'élite du basket n'est donc plus étasunienne, et cela dénote forcément avec le caractère national de la ligue. Le manque d'identification à un visage américain dans une ligue nationale est un problème pour la NBA, qui ne veut pas seulement être une ligue de basket, mais bien une « *lifestyle brand*³ ». Devenue maîtresse dans l'art de présenter le sport comme un spectacle, la ligue ne semble pourtant plus aussi attractive qu'avant. Les chiffres sont parlants, selon ESPN⁴, les audiences ont chuté de 48% depuis douze ans. C'est d'autant plus préoccupant que le basket est, par essence, un sport de masse, très populaire⁵. Ce n'est donc pas un désintérêt du sport, mais bien de la NBA qui surexploite le modèle de spectacle sportif. La ligue en a parfaitement conscience et entame une première transition en signant un nouveau contrat de télévision en juillet 2024 avec Disney, NBC et Amazon pour la coquette somme de 76 milliards de dollars sur onze ans⁶. Son partenariat avec Amazon Prime permet à la NBA de s'adapter aux nouvelles manières de consommer, mais aussi de toucher la plus large audience possible. Cette volonté de s'élargir à un nouveau public est aussi palpable dans la conception du basket mondial qu'élabore Adam Silver. Il ne cache pas son intention de conquérir le monde, en commençant par l'Europe.

L'Euroleague, un concurrent au pied d'argile

Comparée à la grande ligue étasunienne, l'Europe semble bien désunie et désorganisée avec ses quatre championnats. Parmi ce chaos, une compétition sort du lot : l'Euroleague. Bien qu'historiquement installée en Europe, l'Euroleague a un problème majeur, elle n'est pas rentable, contrairement à la NBA. Le modèle étasunien maximise la rentabilité à travers un système dit fermé, où les équipes n'ont pas à craindre une relégation, car elles paient seulement pour entrer dans la ligue⁷. Même si la compétitivité de l'équipe est importante pour son attractivité, et donc pour ses revenus, les périodes de baisse de régime sont beaucoup moins préjudiciables que dans un système européen où la relégation est synonyme de perte d'exposition et de financements⁸. L'Euroleague s'inspire du modèle de la NBA mais sans avoir réussi à imposer son monopole comme cette dernière ; figure d'autorité sportive, mais non commerciale. La dette de 20,8 millions d'euros sur la saison 2023-2024 du Real Madrid⁹, vainqueur de la ligue européenne est presque banale dans l'écosystème de l'Euroleague. Très souvent organisée en club omnisports, la section basket peut compter sur le football, qui est lui rentable à travers sa billetterie, ses droits télévisuels, ses vedettes, et ses sponsors. Si un club de foot ne compense pas les déficits, l'argent d'un riche sponsor peut le faire, comme les Koç avec le club turc, le *Fenerbahçe*. L'investissement des clubs ou des particuliers est l'arbre qui cache la forêt : l'Euroleague n'est simplement pas rentable, bien qu'elle concentre les meilleures équipes. Alors que la popularité du football semble inégalable, l'incapacité de l'Euroleague à capitaliser sur sa valeur sportive fait de la future ligue étasunienne un concurrent de poids.

La conquête vers l'Est : le spectacle sportif qui gagne à la fin

C'est en janvier 2023 qu'Adam Silver a évoqué clairement la volonté d'installer une ligue en Europe qui serait une chance « *to create a larger commercial opportunity*¹⁰ ». Pour le *commissioner*, la valeur sportive européenne n'a fait que grandir, alors que le développement commercial ne lui a pas emboîté le pas. Il propose donc son savoir-faire en matière de business sportif. Dans ce projet, il cible particulièrement les « *young consumers*¹¹ » car, outre leurs potentiels commerciaux, c'est aussi une manière pour la ligue d'empêcher tout développement d'un marché européen hors de son giron. Les jeunes Européens grandissent avec la NBA comme modèle de référence, alors que l'Euroleague peine à trouver sa place dans l'écosystème médiatique européen. Mais, la présence et la domination croissante des Européens dans la grande ligue, preuve de leur qualité de jeu, met indirectement de la lumière sur la compétition européenne.

INGÉRENCES

POLITIQUES, IDENTITARISME, ULTRAVIOLENCE : LE SPORT EN NOUVEAU



Le sport moderne, paré d'une illusoire neutralité, se métamorphose en un creuset où germent *soft power*, identitarisme et poussées d'ultraviolence. Porté en sanctuaire de l'exploit, il devient un écrin de séduction politique, là où chaque pensée, chaque geste peut se muer en instrument de reconnaissance ou de rejet. La ferveur populaire elle-même se fait monnaie d'échange dans un théâtre diplomatique où l'attrait du prestige côtoie l'intolérance des extrêmes. Un double-je(u) dévoyé : celui d'un « je » subjectif porté par des stratégies politiques comme identitaires, se conjuguant en un espace de « jeu » collectif, saturé par les idéologies exaltées.

À l'extrême droite du terrain : la contre-attaque hooligane.

Avec la religion et la guerre, les sports constituent le meilleur vecteur de mobilisation collective. Ils restent l'espace où s'entremêlent des fonctions de représentation, d'identification et de simulation

Derrière les raisons commerciales, il y a donc aussi l'idée de reprendre en main les clés du basket mondial. Cependant, cette otentielle arrivée éveille des craintes d'américanisation du basket européen, même si Adam Silver se veut rassurant. Dans les faits, la possible extension dans des marchés où la culture basket est inexistante comme en Angleterre¹² fait craindre la perte d'une dimension européenne du basket, où le jeu collectif et la culture de fan laisseraient place à une individualisation du jeu et une gentrification du public. Cette évolution pourrait reléguer au second plan des clubs plus petits qui touchent moins de consommateurs, mais qui sont les plus gros garants de la culture européenne de basket. Si Adam Silver assure qu'il « *want[s] to be part of a larger ecosystem*¹³ », la seule question qui demeure est donc sur la direction de cet écosystème. La conférence conjointe de la NBA et la FIBA du 27 mars 2025 acte la création d'une ligue étasunienne en Europe. Dès 2022, Adam Silver, lors d'une interview, mentionne que la « destinée manifeste [de la NBA est] de continuer à grandir que ce soit aux États-Unis comme en-dehors des États-Unis ». C'est donc trois ans plus tard que la conquête

vers l'Est est officiellement lancée et elle fait déjà trembler l'écosystème européen puisque quatre clubs historiques¹⁴ n'ont pas encore renouvelé leurs licences avec le partenaire de l'Euroleague, IMG. L'accord tarde à venir, alors que l'ancien joueur de la NBA et maintenant président de l'ASVEL, Tony Parker, ne cache pas son impatience quant à l'arrivée du géant américain sur le Vieux Continent.

(1) Équipe spécifiquement composée pour les JO de Paris 2025 avec des joueurs comme LeBron James, Stephen Curry, Kevin Durant
(2) Soirée où les équipes choisissent à tour de rôle un jeune joueur américains ou étrangers
(3) Discours Adam Silver, Paris Games 2025
(4) ESPN est un réseau de télévision sportif étasunien.
(5) Daniel Dubois, *American sport in international history*, Bloomsbury Academic, 2023
(6) Official Release, *NBA signs new 11-year media agreements with the Walt Disney Company, NBCUniversal and Amazon Prime Video through 2035-36 season*, NBA, 2024.
(7) Vladimir Andreff, « Régulation et institutions en économie du sport », *Revue de la régulation*, 1, Juin 2007
(8) Bourg J.-F., Gougnet J.-J., *Économie du sport*. 3e édition, La Découverte, 2012
(9) Aris Barkas, *European basketball Economics*, Eurohoops, 2019
(10) Discours Adam Silver, Paris Games 2025.
(11) *Ibid.*
(12) Félix Gabory, *Tout comprendre. Comment la NBA veut s'attaquer à l'Europe pour y faire sa révolution*, RMC Sport, 2025
(13) Discours Adam Silver, Paris Games 2025.
(14) Real Madrid, Barcelone, Fenerbahçe, ASVEL.

TERRAIN D'INFLUENCE

Hugo LAVENANT

Autopsie d'une bascule. Beitar Jérusalem, « Club le plus raciste d'Israël »

Partout en Europe, l'extrême droite a flairé l'aubaine : les tribunes constituent une caisse de résonance idéale pour imposer un discours de rejet. De la fascisante *Lazio Roma* aux néonazis du *Dynamo Dresden*, maints groupes d'ultras orchestrent un grignotage idéologique, symptôme d'un double-jeu où l'idéologie extrême sape l'âme même du sport. Une anomalie dont le *Beitar Jérusalem* offre la plus sulfureuse illustration, un club d'où se propage un *soft power* dévoyé, remplaçant la ferveur collective par une frénésie ségrégationniste. Le *Beitar*, auréolé par l'ultranationalisme, est un terreau fertile pour les militants du parti sioniste *Likoud*. Nourri par de nombreux chants islamophobes « Mort aux Arabes » ou « Mohammed est mort »¹⁷, le club de cœur de Benjamin Netanyahu cultive un ethnocentrisme virulent. « Beitar pur pour toujours » : c'est dans cette logique de « pureté » qu'aucun joueur musulman n'avait jamais revêtu la tunique jaune et noire. L'exception se produit le 3 mars 2013 : Zhabrail Kadiev, jeune Tchétchène musulman, entre en jeu sous une volée d'insultes, de sifflets et de slogans hostiles. Ce qui fut son unique match pour le club de la capitale, scellant un transfert avorté sous la pression du groupe ultra *La Familia*, noyau dur des supporters, étiqueté « organisation criminelle » par Limor Livnat¹⁸ en 2013 – un groupe toujours prompt à incendier les bureaux du club pour contester des politiques de recrutement jugées « impures ». Constat lourd d'un *soft power* inversé, où la virulence, et

non la séduction d'un discours identitaire, galvanise un électorat latent. D'où l'étrange paradoxe de l'année 2021 - celle de la mise en place des Accords d'Abraham - dans lesquels le président du *Beitar* a annoncé revendre la moitié du club à un cheikh émirati. Un pari avorté face à l'hostilité ambiante : devenue infréquentable, l'institution demeure cependant couronnée par un prix *pour la lutte contre le racisme* en 2017, décerné par le président sortant Reuven Rivlin¹⁹, lauriers cyniques d'un *soft power* à géométrie variable.

Loin des je, près du corps. Rhétoriques virilistes et captations identitaires dans le milieu sportif

L'exaltation du corps masculin est prise dans les rets d'un imaginaire martial et viriliste, et demeure un porte-étendard des idées les plus à droite de l'échiquier politique. Une véritable « politique du muscle » où se mêlent nostalgie d'un autoritarisme fort, fantasme de l'homme providentiel et quête d'une pureté identitaire. Les fascismes européens du XXe siècle ont fait de la glorification du physique un outil de légitimation de l'ordre national(iste), vantant la vigueur de la « race » comme de la « nation » à travers la mobilisation d'archétypes virils. Les compétitions et les identités des sportifs sont les oripeaux d'un virilisme politique par exc(ès)llence. Ce mouvement ne se contente pas de ressasser un passé révolu : il s'adapte à l'ère numérique en se drapant de symboles contemporains. Les plateformes d'influence servent d'espaces où s'agrègent des discours prônant la performance et la discipline, articulés au récit de la « décadence » civilisationnelle qu'il s'agirait de contrer. Thématique que l'on observe dans l'engouement pour des combattants de MMA comme Benoît Saint-Denis, ancien soldat des forces spéciales tatoué de la Croix des Templiers, prompt à dénoncer « l'humiliation subie par la chrétienté²⁰ » lors de la cérémonie d'ouverture des JO — une sortie passée sous silence par les institutions sportives et les responsables politiques. Cette image lui colle à la peau : souvent pointé pour ses frasques et attitudes enclines à un virilisme assumé, il est sponsorisé par des marques liées à la frange la plus radicale, notamment à travers ses collaborations avec Raptor Nutrition (fondée par Ismaïl Ouslimani, alias Raptor Dissident, figure de l'*alt-right* française), ou encore Kalos, associée à Papacito, Thaïs d'Escufon ou Baptiste Marchais. Même constat d'une « virilisation » de la pratique sportive avec la continuelle appropriation de l'image d'Antoine Dupont, rugbyman français obstinément récupéré par un récit identitaire le présentant en « français de souche », bon vivant, une « terroir-attitude » prisée dont il tente de se démarquer. En juillet dernier, l'international français se confiait au magazine LGBTQIA+ *Têtu* : « On a des valeurs dans le rugby qui sont la diversité. [...] Ce sont des valeurs qu'il faut essayer d'apporter dans notre société aussi²¹ ». En bras armé d'injonctions politiques, le sport dévoile combien l'apolitisme qui lui est prêté n'est qu'un paravent illusoire et profondément fragile.

Déconstruction des mythes corporels et résistances queer-féministes : vers une reconfiguration des espaces sportifs

Face à l'essor d'un discours viriliste et identitaire infiltrant l'espace sportif, des mouvements d'auto-organisation *queer-féministes* s'érigent en contre-pouvoir. En rejetant l'idée que la performance, le dépassement de soi et l'exaltation du corps ne soient envisagés qu'au prisme d'une masculinité « dominante », ces luttes s'expriment au travers d'un *double je* subversif : là où le « je » traduit le « jeu » en un espace de (dé)construction des identités et des genres. S'esquisse ainsi une nouvelle grammaire du sport²², où le dépassement se conjugue à la solidarité et à la célébration du Différent. Ces dynamiques forment de nouveaux terrains d'expression politique, capables de contrer l'appropriation des salles de sport par les droites extrêmes, en transformant le corps en vecteur d'affirmation collective. Au culte de l'« homme alpha » répond la culture du soin mutuel ; à la glorification d'une virilité guerrière (cf. Les Remparts²³, Lyon) s'oppose la reconnaissance des

vulnérabilités et de l'interdépendance. Un écho direct au verrouillage idéologique des valeurs sportives, qu'illustrent aussi bien les débats sur l'inclusion des personnes transgenres dans les compétitions nord-américaines que les polémiques hexagonales autour du port du voile, comme l'a révélé l'affaire Kawtar Merzaq. En brisant le monopole symbolique du muscle, la pratique sportive déconstruit la rhétorique fascisante du « corps fort » pour la réinvestir de significations plurielles.

(15) Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Fayard, 1994.

(16) LégiFrance, *Décret du 17 avril 2008 portant dissolution d'une association*.

(17) James Montague, 'Hell' hath no fury as Teddy Stadium is becalmed by Beitar fans ban, *The Guardian*, 2008.

(18) Ex-ministre de la Culture et des Sports (2009-2013), figure influente du parti *Likoud*.

(19) Reuven Rivlin, président de l'État d'Israël de 2014 à 2021.

(20) Benoît Saint-Denis sur X le 27 juillet 2024 (@BenoitSt_Denis)

(21) « Plus de tabou ni de honte », *Têtu*, 17 juin 2024.

(22) Travers, Ann, *The Transgender Athlete: Gender, Sport, and the Embodiment of Inequality*, NYU Press, 2018.

(23) Groupe d'autodéfense d'extrême droite possédant un bar et une salle de boxe dans le Vieux-Lyon. Il est dissous en mai 2024, accusé de promouvoir une idéologie viriliste, raciste et paramilitaire sous couvert d'activités sportives.

LE JEU DES ÉGALITÉS

Lou Andreas SEGHER

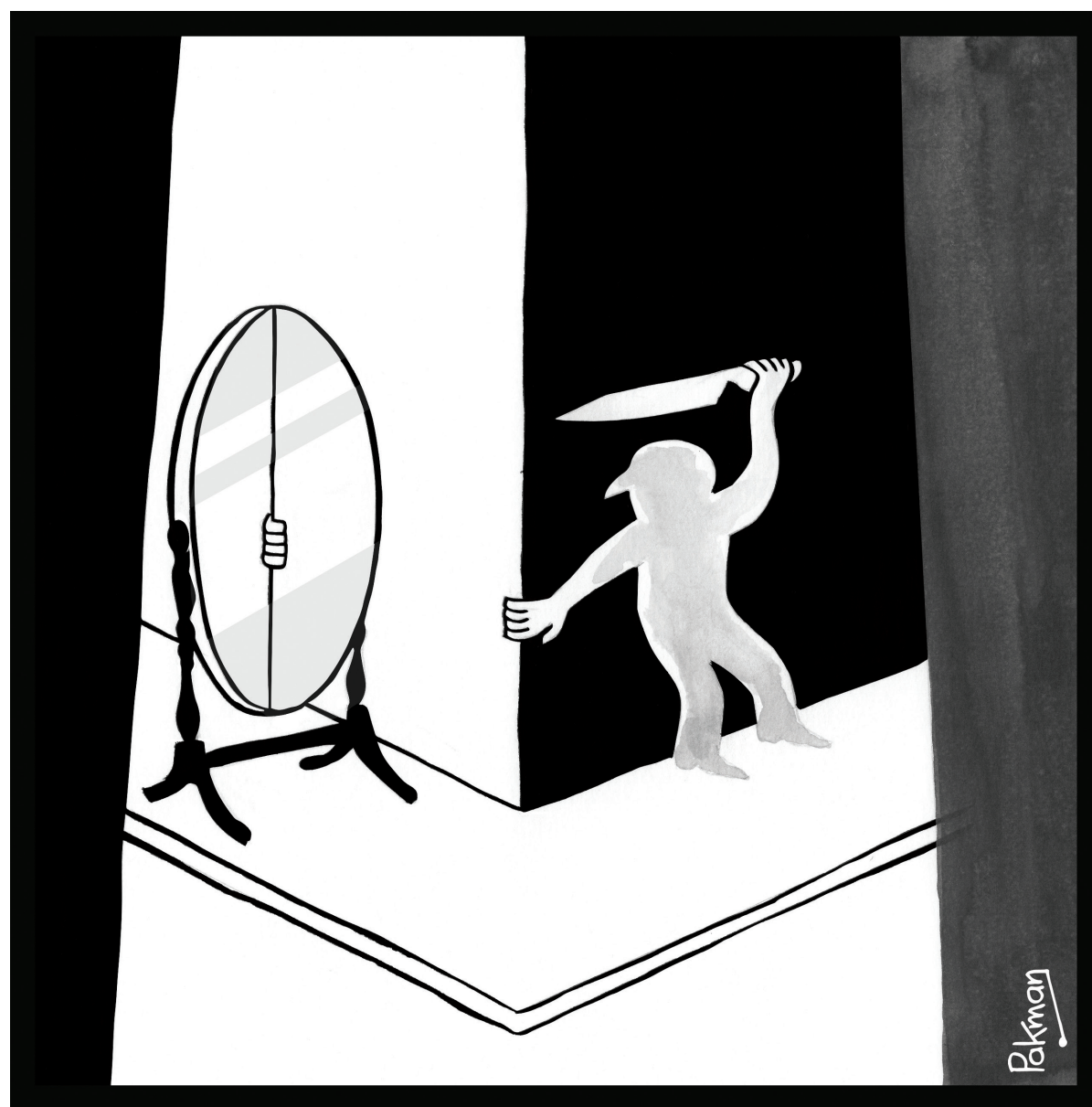
« Beaucoup de gens ont gardé le silence. Le rompre, c'est casser des années de petits arrangements, c'est déséquilibrer tout un écosystème (...). Des dirigeants ont fermé les yeux. » Le 30 janvier 2020, Sarah Abitbol, ancienne championne de patinage artistique, nous dévoile *Un si long silence*, publication dans laquelle elle se livre sur les abus sexuels qu'elle a subi entre 1990 et 1992. Elle y dénonce courageusement son entraîneur et agresseur, Gilles Beyer, révélant ainsi les sombres secrets derrière une façade de succès. Ce témoignage inéluctable met en évidence un problème systémique qui gangrène cet « écosystème » auquel elle fait référence : un monde du sport où la culture du silence et de la complicité protège les agresseurs au détriment des victimes.

En 2007, aux États-Unis, le mouvement *#MeToo*, initié par Tarana Burke, a permis de libérer la parole sur les violences sexuelles et sexistes. Bien qu'initialement axée sur les violences subies par les femmes racisées, cette initiative a marqué une rupture sans précédent et a déclenché une prise de conscience significative dans de nombreux milieux. Ce mouvement a également résonné dans les vestiaires. Les aveux de Sarah Abitbol ont été le point de départ d'une déferlante de dépositions qui a fait écho aux quatre coins du globe. Le 2 avril 2021, se tenait en France la deuxième Convention nationale sur la prévention des violences dans le sport. Les chiffres révélés sont alarmants : 421 personnes ont été mises en cause à la suite de 387 signalements. 89% des faits dénoncés concernent des violences sexuelles. 83% des victimes sont des femmes, 82% étaient mineures au moment des faits, et 63% avaient moins de 15 ans²⁴.

Le monde du sport, trop longtemps considéré comme un bastion de la masculinité de la virilité, est en pleine mutation avec l'émergence des femmes en tant qu'athlètes et militantes engagées. Toutefois, cette transformation met en lumière des enjeux cruciaux qui nécessitent une attention particulière. Le sport peut devenir une véritable plateforme de défense de l'égalité des genres, de dénonciation des injustices et des discriminations, tout en renforçant le *soft power* des gouvernements. Mais cette dynamique se heurte à la difficulté qu'ont ces derniers à adopter pleinement des valeurs d'inclusion et de justice, révélant ainsi les contradictions entre les usages politiques du sport et les idéaux qu'il est censé incarner.

Les athlètes féminines à la conquête des écrans

C'est avant tout une question de visibilité et de représentation. Trop peu mises en avant par les médias, les athlètes féminines ont souffert d'une exposition limitée. Néanmoins, un changement significatif se dessine, illustré par une intensification de la couverture médiatique des événements sportifs féminins. En 2019, la Coupe du Monde Féminine de la FIFA a battu des records d'audience, attirant 1,12 milliard de téléspectateur.ice.s et captivant un large public à travers le monde²⁵. Au cours des quatre années suivantes, les chaînes ont considérablement amélioré leur couverture du football féminin. Le point d'orgue de cette évolution est survenu lorsque l'équipe féminine d'Angleterre a remporté l'Euro Féminin de l'UEFA de 2022. Ce triomphe a captivé 17,4 millions de téléspectateur.ice.s sur BBC One, complété.e.s par 5,9 millions



de Britanniques sur le site et l'application de la BBC. Tim Davie, le directeur général de la chaîne, a déclaré avec enthousiasme « Nous sommes ravis d'avoir pu apporter un moment de sport si spécial au public. C'est le match de football féminin le plus regardé à la télévision britannique de tous les temps²⁶ ». Il devient crucial de garantir une représentation juste et inclusive des femmes dans les médias sportifs. Non seulement pour fournir aux jeunes athlètes des modèles inspirants, mais aussi pour promouvoir une solidarité dans des sphères historiquement dominées par les hommes. En donnant de la visibilité aux voix féminines dans les récits sportifs et en assurant leur implication dans les instances décisionnelles, nous avons l'opportunité de contester les normes établies et de favoriser l'émergence d'une culture sportive plus équitable.

Les femmes et leurs récits, trop souvent ignorés, parviennent également à se faire entendre grâce à des plateformes comme Netflix. Le documentaire *Team USA : Scandal* dans le monde de la gymnastique, ajouté au catalogue le 24 juin 2020, l'illustre d'une manière tragique. Il retrace l'effroyable parcours de Larry Nassar, médecin de l'équipe étasunienne de gymnastique entre 1996 et 2014, accusé d'abus sexuels sur plus de 500 jeunes athlètes. Parmi les victimes figurent des personnalités emblématiques telles que Simone Biles et Aly Raisman. Ce témoignage ne se contente pas de dévoiler des crimes abominables dissimulés sous le faux prétexte de soins médicaux ; il met également en lumière la complicité d'un système plus soucieux de préserver sa réputation que de protéger les athlètes. Ce scandale, sans doute l'un des plus bouleversants de l'histoire du sport, souligne avec force que le silence est inacceptable. L'heure n'est plus à

la prise de conscience mais à l'action concrète : des réformes structurantes doivent être mises en œuvre sans délai pour garantir la sécurité des générations futures. Le milieu sportif n'est rien d'autre qu'un miroir grossissant des violences faites aux femmes dans notre société ; il exhibe des réalités poignantes et révèle des défaillances systémiques en matière de sécurité et de protection, qui dépassent largement le cadre du sport. En France, l'inaction persistante face à ces enjeux interroge non plus l'implication, mais la volonté réelle des autorités à affronter ces violences et à assumer leur responsabilité. Il est alors essentiel de questionner l'engagement concret du gouvernement français dans ce combat : est-il acteur ou simple figurant dans ce discours ?

Sons de victoire, ombres de régressions

À l'occasion de la Journée internationale du sport au service du développement et de la paix, le Secteur des sciences sociales et humaines de l'UNESCO a mis les violences sexuelles et sexistes sur le devant de la scène. Dans ce contexte, le 5 avril 2024, une Table ronde *Fit for Life* s'est tenue à Paris, rassemblant des figures clés, allant des ministres aux athlètes, toutes et tous un·i·e·s par une ambition commune : établir la dignité et la sécurité des femmes dans le domaine sportif. Pourtant, derrière ces discours enflammés, la réalité est pour le moins troublante. Comment prendre au sérieux l'engagement affiché par le gouvernement français, qui se targue d'accueillir et de participer à des événements majeurs pour la promotion de l'égalité, alors que parmi ses membres se trouvent des personnalités telles que Gérard Darmanin²⁷ et Damien Abad²⁸, tous deux accusés de violences sexuelles ? Quel crédit accorder à des promesses de protection et de parité lorsque celles et ceux

qui sont chargé.e.s de les incarner semblent plus préoccupé.e.s par leur propre immunité que par la sécurité des femmes ? Les discours autour de l'égalité des genres perdent leur sens lorsqu'ils sont prononcés par celles et ceux qui choisissent d'ignorer leurs propres actions. Il est crucial de ne plus se laisser tromper par des promesses politiques vides ; pour qu'une réforme significative se réalise, les dirigeant.e.s doivent aligner leurs intentions avec des actions concrètes, sans quoi instaurer un environnement sûr et équitable pour toutes les athlètes semble illusoire. Le sport, comme reflet de notre société, doit reposer sur des valeurs authentiques, et non sur des façades trompeuses. Cela nécessite un engagement sincère, débutant par le courage de confronter et de nettoyer ses propres écuries.

Quand le silence tombe en fond de court

L'affaire récente de Jean-Pierre Darteville, ancien vice-président de la Fédération française de tennis, condamné à dix ans de réclusion pour viols sur une ancienne joueuse, met crûment en lumière des réalités persistantes dans le monde du sport et au-delà. Le verdict, prononcé le 13 février 2025, révèle avec force que des comportements abusifs peuvent rester dissimulés pendant des années, parfois même des décennies, avant d'émerger grâce au courage de celles et ceux qui décident de briser le silence. Les faits survenus entre 2016 et 2018 illustrent à quel point il est crucial d'ouvrir les yeux sur les dynamiques de pouvoir et d'abus qui peuvent se cacher derrière des façades respectables. Ce cas récent souligne qu'il existe très certainement des situations similaires, peut-être encore inaperçues. L'affaire Darteville n'est malheureusement pas isolée, mais elle constitue un signal fort : bien que la vérité puisse éclater lorsque les victimes ont le courage de parler, ce n'est pas toujours le cas. En effet, celles et ceux qui osent dénoncer sont souvent réduit.e.s au silence, par un système qui minimise trop fréquemment leur parole.

Face à cette réalité, il est essentiel de questionner la sincérité des engagements affichés par le gouvernement français. Les luttes contre les violences sexistes et sexuelles dans le monde du sport soulèvent des interrogations cruciales sur la véritable nature de l'engagement des dirigeant.e.s. Dans le monde du sport, où la hiérarchie et l'admiration pour des figures d'autorité peuvent freiner toute dénonciation, il est temps d'instaurer une véritable culture de vigilance et de responsabilité. Des contrôles plus stricts, des formations obligatoires sur les violences et un soutien accru aux victimes doivent devenir la norme. Alors que les combats pour l'égalité avancent, l'avenir de ces luttes demeure incertain, et il est impératif de rester vigilant.e et critique quant aux discours politiques qui peuvent masquer des intentions moins nobles.

(24) Daheron, V. (2021). 421 personnes mises en cause, 83 % de femmes victimes... Les chiffres clés de l'état des lieux sur les violences dans le sport. France Info Sport. Publié le 2 avril 2021.

(25) Site officiel de la Fédération Française de Football (FFF).

(26) Groleau, E. *Euro féminin 2022 : 17,4 millions de téléspectateurs pour la finale, l'audience record de la BBC*. Le Parisien. Publié le 02 août 2022.

(27) Depuis 2024, Gérard Darmanin est ministre d'État, garde des Sceaux et ministre de la Justice d'Emmanuel Macron, tout en niant des accusations d'agression sexuelle portées contre lui.

(28) Damien Abad, nommé ministre des Solidarités le 20 mai 2022, est accusé de viols présumés par plusieurs femmes, mais il rejette ces allégations, affirmant que ses relations étaient consensuelles.

RAPHAËLLE BOULLET

Huile, pastels, marqueur, bic, biseau... puis je laisse courir mes doigts sur le papier ou le carton. Mes inspirations naissent de toutes parts, tant chez Cocteau que Kupka. Mais ce que je préfère, ce sont les gens et leurs mimiques qui les trahissent jusqu'à rougir, et que je tente au mieux de retranscrire.

GUILLAUME

Moi c'est Guillaume, je pense que je dessine depuis toujours. J'ai toujours aimé représenter les petites choses du quotidien et me faire des petites histoires dans mes carnets. Je vois la création comme quelque chose d'essentiel, j'essaie de mettre un peu de moi dans chacune des illustrations, leur donner une dimension personnelle, je les vois comme les images qui resteront après moi.

DOGA ASLAN

Avec deux artistes et un écrivain dans ma famille, j'ai grandi entourée d'art et de littérature. Ma plus grande passion est d'illustrer des poèmes et faire passer des émotions à travers mes dessins. J'adore voir la richesse des mots rencontrer la créativité de l'art. J'espère que mes illustrations réussiront à vous toucher !



Directrice
Rédactrices en chef
Président honoraire
Secrétaire générale de rédaction

Mélina Tornor
 Valentine Pastor, Manon Kubiak, Emma Del Ponte
 Mario Ranieri Martinotti
 Eya Karoui

Responsables de rubrique

Emma Del Ponte, Raphaëlle Boullet, Anne Besse, Mattéo Drame, Chloé Flores, Clothilde Roques, Manon Kubiak, Valentine Pastor, Carlotta Penquer-Yalamow et Lina Medkouri

Direction artistique
Trésorier
Responsables de la communication

Lucia Lefèvre
 Gabriel Desbordes
 Julie Eudes, Hannah Warmerdam et Eya Karoui

Responsable du pôle conférence

Hana Goudjil

Illustrateur.trice.s

Pakman, Angèle-Lou, Doga, Guillaume, Raphaëlle Boullet

Rédacteur.trice.s

Lélia Stiévano, Diana Carneiro, Hana Goudjil, Lilia Geha, Ana Boulatsel, Elio Van Der Sande, Eya Bilel, Matteo Drame, Clara Stocco, Hugo Lavenant, Lou Andreas Seghier, Lina Medkouri, Sacha Rivaux, Abel Delage

Mise en page

Pauline Annibal

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle

Instagram : @journal_lagazelle

Imprimé à Condé-sur-Noireau par
 Corlet Imprimeur SA

Association régie par
 la loi de 1901 :
 N° SIRET : 814 503 645 000 16



Financé par la cvec

